

P. o. angl. 247.



<36627103790016

S

<36627103790016

Bayer. Staatsbibliothek

ZELUCCO,

A VERSAILES,

OU

DE L'IMPRIMERIE DE M. B. COSSON.

LE VICE TROUVE EN LUI-MÊME

SON CHATIMENT.

COCCO

A VERSAILLES,

DE L'IMPRIMERIE DE M. D. COSSON.

LE VICE TROUVE EN LUI-MÊME

SON CHATIMENT.



Z E L U C C O ,

O U

LE VICE TROUVE EN LUI-MÊME

SON CHATIMENT,

TRADUIT de l'Anglais du docteur
Moore, par M. CANTWELL, orné
de figures.

T O M E T R O I S I E M E .

A P A R I S ,

Chez L E P E T I T Libraire , quai des
Augustins, No. 32.

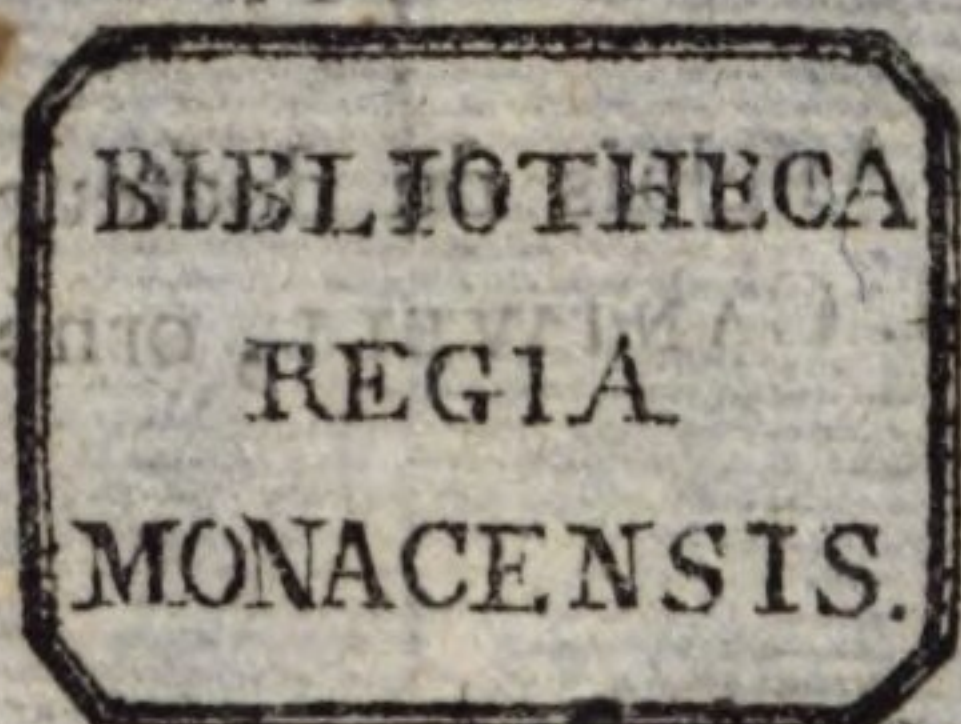
1796.

EX LIBRIS

U O

IN VICE REGIS

DE CHATILLON



DE REGIA

DE REGIA

DE REGIA

DE REGIA

DE REGIA

1796

ZELUCCO.

CHAPITRE XLV.

DÉCHU de ses odieuses espérances, Zelucco se repentit du langage qu'il avoit tenu au père Pédro. Il résolut de renouer avec lui son ancienne relation, et de l'inviter à travailler de nouveau au succès de son mariage.

Depuis sa dernière conversation avec lui, le moine épioit ses démarches; persuadé qu'il avoit sur Laura quelque mauvais dessein, qu'il n'osoit avouer, il s'étoit déterminé à en informer madame de Seidlits; mais il en fut détourné par une visite de Zelucco, qui le pressa de reprendre les négociations de son mariage. Il voyoit clairement que le refus de Laure étoit dicté par un sentiment de répugnance, mais il n'en irritoit pas moins ses desirs; et, comme il lui importoit fort

peu qu'elle fût heureuse, il résolut de l'avoir à sa disposition, de manière ou d'autre. Il excusa comme il put sa conduite précédente, et le moine satisfait de ses présentes dispositions, ne crut point devoir le chicaner sur le passé; mais il fut sincèrement affligé d'apprendre que Laura persistoit à rejeter un mariage qui lui paroissoit presque nécessaire, dans la situation embarrassante où madame de Seidlits se voyoit réduite. Pédro saisit la première occasion de lui parler des offres de Zelucco, et appuya sur les avantages qu'elle et sa fille trouveroient dans cette alliance.

Je connois, lui répondit madame de Seidlits, la tendresse de ma fille pour sa mère, elle me l'a prouvée dans toutes les occasions. Elle n'ignore point mon opinion sur le signor Zelucco; elle sait que rien dans ce monde ne pourroit m'être plus agréable que de la voir mariée avec lui, et cependant elle s'y refuse. Je dois en conclure qu'elle a pour lui une aversion

décidée ; que ce sentiment soit bien ou mal fondé , ma fille n'en seroit pas moins malheureuse , et il y auroit de la barbarie à employer en pareil cas mon influence.

Je crains , dit Pédro , qu'elle ne sacrifie son bonheur à des préventions injustes.

Elle ne le sacrifiera pas , au moins , répondit madame de Seidlits , à mon importunité. La contrainte que lui imposoit le desir de cacher à sa fille le mauvais état de ses affaires , ses efforts pour lui déguiser ses inquiétudes , et garder le silence sur les propositions de Zelucco , dont les circonstances lui faisoient desirer ardemment le succès , altérèrent sa santé ; elle perdit l'appétit , devint maigre et pâle : sa fille effrayée la supplia de lui confier la cause de sa peine , et du dérangement de sa santé.

Ma santé , ma chère fille , n'est point dérangée.

Permettez , ma chère maman , que nous prenions un médecin pour juger cette question.

= Le secours d'un médecin , ma chère

amie, me seroit parfaitement inutile. Laura n'ayant pas pu obtenir l'aveu qu'elle desiroit, ni par ses prières, ni par ses larmes, communiqua ses craintes au père Pédro, et lui demanda ses conseils.

Le moine s'attendoit à cette démarche de Laura, et c'est par cette raison qu'il ne l'avoit pas prévenue. J'ai été, lui dit-il, aussi inquiet que vous, ma chère fille, de la mélancolie de votre mère, et du dérangement de sa santé. m'apercevant qu'elle éludoit toutes les questions sur ce sujet, j'ai cherché à découvrir si elle n'avoit pas reçu quelque nouvelle affligeante, et enfin quelle pouvoit être la cause de son chagrin.

Et l'avez-vous découverte, s'écria Laure, avec impatience?

Le père Pédro étoit instruit de la faillite du banquier, et il commença par en informer Laure. Elle l'apprit avec une sorte de plaisir, parce que son imagination s'étoit remplie d'idées plus funestes. Elle craignoit que sa mère ne fût attaquée de quelque

mal incurable, dont sa tendresse lui faisoit un secret. Cette faillite ne lui occasionnera, dit-elle, qu'un embarras passager. Le banquier paiera sans doute une partie de ses dettes, et peut-être la totalité. Ma mère est plus affectée de cette perte pour moi que pour elle; je veux qu'elle sache que j'y suis très-peu sensible. La pension du roi nous reste, nous avons une maison et une ferme; en peu de tems ma mère oubliera cette perte, sa santé se rétablira, et je redeviendrai heureuse.

Le père l'informa de la vente des diamans. Laure en fut affligée un instant, parce qu'elle indiquoit un besoin immédiat et urgent; mais, après y avoir réfléchi, elle s'en félicita. J'en suis enchantée, dit-elle, cette vente la mettra peut-être à l'aise jusqu'à l'époque où le banquier donnera un à-compte à ses créanciers.

Je suis bien plus tranquille, depuis que je connois la cause des chagrins de ma mère.

Je voudrois que ce fût là tout, reprit le moine.

O ciel ! s'écria Laura , qu'y a-t-il donc encore ?

Voulez-vous , dit le moine , que je vous parle à cœur ouvert ?

= Oui , sans doute , répondit Laura d'une voix tremblante.

= Sans détours ni déguisemens , continua Pédro ?

= Je vous en croyois incapable , lui dit Laure.

= Quand on est contraint de blâmer ceux qu'on aime , reprit Pédro , il est naturel de s'y prendre avec douceur.

= Si j'ai des torts avec ma mère , dit Laura , vous ne sauriez me les faire trop durement sentir.

Pédro lui observa que sa mère avoit toujours eu de Zelucco l'opinion la plu favorable , et qu'elle avoit été confirmée par le tems et une plus grande intimité ; qu'elle avoit été enchantée de sa proposition de mariage , parce que rien ne peut donner plus de satisfaction à une mère prudente , que de marier sa fille à

un homme qu'elle estime ; qu'elle avoit sacrifié cet avantage aux préventions de sa fille ; mais qu'il étoit évident que ce sacrifice lui avoit été pénible ; enfin , que le dernier service de Zelucco lui avoit fait espérer que le cœur sensible de Laura se laisseroit entraîner par la reconnoissance. Cet espoir déçu dans des circonstances où le dérangement de ses affaires domestiques lui donne de grandes inquiétudes , est certainement , dit le moine , la cause de ses chagrins et du dérangement de sa santé. Elle voudroit en porter seule tout le poids , et , pour vous les cacher , elle s'impose une contrainte infiniment pénible.

Le père Pédro suspendit un moment sa harangue , pour donner à Laura l'occasion de parler ; mais voyant qu'elle fixoit ses regards à terre , et sembloit hors d'état de répondre : Je serois cependant fort embarrassé , reprit-il , de vous indiquer un moyen , ou de vous donner un conseil ; car il est certain que , dans le choix d'un mari , on doit avoir égard à votre inclina-

tion , ou même à vos préventions ; et je ne puis ni blâmer l'indulgence de madame de Seidlits , ni même assurer que la religion exige de vous ce sacrifice , puisque la providence pourroit trouver , si elle le jugeoit à propos , d'autres moyens de rétablir la santé de votre mère , et de lui rendre l'aisance dont son cœur généreux ne peut pas supporter la perte.

Mon père , lui dit Laura dont le visage étoit baigné de larmes , je ne suis point en état , pour le moment , de continuer cette conversation ; demain , je pourrai , j'espère , la reprendre et la traiter plus ample-
ment.

C H A P I T R E X L V I.

A PRÈS le départ du moine , Laura continua de réfléchir à ses observations , à la passion désintéressée de Zelucco , à ses attentions pour madame de Seidlits , au service qu'il lui avoit dernièrement rendu à elle-même , au desir que sa mère avoit manifesté d'abord , et qu'elle avoit caché depuis , par tendresse pour sa fille , comme la banqueroute et la vente des bijoux. L'impression que la conduite délicate de madame de Seidlits , et plus encore l'inquiétant état de sa santé , firent sur l'ame sensible de Laure , la disposèrent à considérer son aversion pour Zelucco comme une prévention déraisonnable , que la reconnoissance et la tendresse filiale lui prescrivoient également de surmonter.

Dès le lendemain , Laure informa sa mère qu'elle consentoit à devenir l'épouse de

Zelucco. Quoique cette déclaration ne causât pas moins de joie que de surprise à madame de Seidlits , elle répondit à sa fille : Je crains , ma chère amie , que ce changement ne soit un sacrifice au désir que vous me supposez. Je vous ai précédemment assuré , et je vous répète encore , que , dans cette circonstance , vous devez consulter uniquement votre inclination.

Laure lui répondit que ce changement étoit la suite de ses sérieuses réflexions sur la conduite que Zelucco avoit constamment tenue avec sa mère et avec elle , depuis le commencement de sa connoissance.

Madame de Seidlits embrassa Laure , et lui témoigna tendrement sa joie des avantages dont elle alloit jouir. Elle communiqua cette heureuse nouvelle au père Pédro qui entroit , et reçut ses complimens de félicitation.

Laure observa toutefois que , comme elle avoit récemment réitéré ses refus à Zelucco , il seroit très-possible qu'il changeât comme elle ses dispositions.

Je suis caution du contraire , dit le moine.

Il n'en est pas besoin , reprit madame de Seidlits ; la vérité se manifestera d'elle-même. Si le signor Zelucco ne montre plus le même desir d'obtenir la main de ma fille , je renonce à son mariage et j'y refuse mon consentement.

Laura fit en souriant ses remerciemens à sa mère, et ajouta qu'elle s'expliqueroit avec le signor Zelucco dans une lettre que le père Pédro auroit la complaisance de lui remettre.

Madame de Seidlits n'approuva point cette démarche. Le père Pédro peut , dit-elle , l'informer de vos nouvelles dispositions , et c'est à lui de se déterminer en conséquence.

Laure observa que si sa mère avoit assez de confiance en elle pour la juger capable de s'exprimer convenablement dans une circonstance aussi délicate , elle préféreroit d'écrire , parce qu'il y avoit un article qui exigeoit une explication.

J'ai , lui dit sa mère , la plus grande confiance en votre prudence. Ecrivez , puisque telle est votre opinion. Elle sortit ;

Laura resta avec le moine , et écrivit la lettre suivante.

SIGNOR ZELUCCO ,

« Dans notre dernière conversation , je vous ai fait connoître sans détour mes véritables sentimens. C'est avec la même franchise que je vous déclare aujourd'hui qu'ils sont changés , et que je suis prête à accepter vos propositions. Je ne serois point surprise que cette apparence de légèreté vous fit rabattre de la bonne opinion que vous aviez de moi. Dans ce cas-là , je vous invite à le déclarer sans détour.

Je crois aussi devoir vous informer que , depuis notre dernière entrevue , j'ai appris la faillite d'une maison de Berlin , qui nous enlève une grande partie de la fortune que mon père nous avoit laissée en mourant. »

LAURA SEIDLITS.

Lorsque cette lettre fut cachetée , le moine se chargea de la porter à Zelucco

qu'il trouva méditant dans son jardin un plan bien noir , dont l'objet étoit d'avoir Laure à sa disposition.

Pédro , dont l'air satisfait annonçoit d'avance une nouvelle agréable , lui remit la lettre dont il fut très-content , malgré la froideur des expressions , parce qu'elle lui présentoit un moyen plus sûr et plus prompt de satisfaire le desir dont il étoit si violemment tourmenté.

Zelucco dit au moins qu'il porteroit lui-même la réponse. Il se rendit immédiatement chez madame de Seidlits , et fit à la mère et à la fille tous les remerciemens et les complimens d'usage en pareilles circonstances.

Dès cet instant madame de Seidlits reprit sa gaieté , et sa santé commença visiblement à se rétablir. Elle se flattoit que sa fille avoit reconnu l'injustice de ses préventions contre Zelucco ; elle se réjouissoit de la voir assurée pour sa vie de tous les avantages attachés à une grande fortune , et d'être elle-même délivrée des principaux

motifs de son inquiétude. Laura jouissoit délicieusement du changement de sa mère. Elle pensoit avec plaisir aux efforts que lui avoit coûté sa résolution pour satisfaire une mère qu'elle aimoit si tendrement; elle se flattoit que les considérations qui avoient déterminé son consentement, contribueroient à rendre son union plus heureuse qu'elle n'auroit pu naturellement l'espérer, en acceptant un mari pour qui elle avoit tout au moins de l'indifférence.

Zelucco ne tarda pas à presser madame de Seidlits de fixer prochainement le jour du mariage, et il ajouta qu'il alloit faire dresser les articles du contrat, conformément à ses premières propositions.

Madame de Seidlits desiroit attendre que la signora Sporza fût revenue de Rome; mais Zelucco avoit particulièrement à cœur de dévancer son retour. Il craignoit que son arrivée ne produisît un délai, ou peut-être la rupture totale de son mariage. Cachant toutefois ses craintes, il demanda

et obtint qu'on le célébreroit aussitôt après la signature du contrat. Il savoit que Laura desiroit qu'il n'y eût à la cérémonie que les témoins nécessaires ; il chargea le père Pédro d'observer que cette mesure seroit impraticable après le retour de la signora qui avoit un goût décidé pour l'éclat et la représentation.

On rédigea les articles , et on fixa le jour de la célébration.

Durant cet intervalle, l'infortunée Laura, loin d'éprouver les tendres émotions d'une vierge au moment d'être unie pour toujours à l'objet de sa tendresse , avoit à combattre un sentiment de répugnance, ou plutôt d'aversion, qui augmentoit malgré les efforts qu'elle faisoit pour le vaincre. Dans la nuit qui précéda la cérémonie , elle fut obsédée de songes effrayans , et saisie de terreur sans pouvoir en démêler le motif.

Elle quitta de bonne heure le lit où elle ne pouvoit plus jouir du repos ; les caresses de madame de Seidlits purent à peine calmer sa violente agitation. Elle sentit plu-

sieurs fois son cœur défaillir ; elle fut prête à se jeter aux pieds de sa mère , à lui tout avouer et à la supplier d'éloigner à jamais ce mariage funeste ; mais l'air satisfait de madame de Seidlits lui imposa le silence. Le mariage fut célébré, et Zelucco passa la nuit chez madame de Seidlits.

C H A P I T R E X L V I I.

DEUX ou trois jours après que le mariage de Laure eut été célébré à Naples, la signora Sporza reçut d'Allemagne une lettre qui l'informoit de la faillite de Berlin, et de la perte considérable de madame de Seidlits. Cette lettre adressée à Naples, y étoit restée plusieurs jours par la négligence de ses domestiques. La signora n'ignoroit point l'état des finances de madame de Seidlits; elle savoit qu'elle comptoit sur un envoi du banquier pour acquitter des dettes urgentes, et qu'elle devoit être cruellement embarrassée. Tous les inconvéniens se présentoient à la fois à son imagination. Elle craignit qu'effrayée par la perspective de l'indigence, madame de Seidlits ne pressât sa fille d'accepter la main de Zelucco, et que Laura n'y consentit par obéissance; mais ce qui redoubloit son cha-

grin et ses inquiétudes, c'est qu'elle n'avoit point à sa disposition une somme suffisante pour parer, au moins passagèrement, à l'embarras de son amie.

Elle alla sans hésiter trouver monsieur N. Je viens, lui dit-elle, vous emprunter de l'argent; pouvez-vous me rendre ce service?

Oui, certainement, répondit monsieur N., si ce que j'ai peut vous suffire. Combien vous faut-il?

Trois ou quatre cents onces, lui dit la signora. = Je suis assez heureux, reprit monsieur N., pour pouvoir, sans la moindre gêne, vous en offrir quatre cents onces.

Je vous observe, reprit la signora, que vous ne serez pas payé promptement. Monsieur N. l'assura qu'il n'en auroit pas besoin. Vous êtes un ange, s'écria la signora; donnez-moi une traite de cette somme sur votre banquier de Naples, car il faut qu'elle parte aujourd'hui par le courier. Monsieur N. lui donna l'ordre.

O mon cher ami, lui dit la signora, si vous saviez à qui j'envoie cet argent;...

mais non , votre cœur sensible auroit trop à souffrir. Tout en lui parlant , les larmes inondoient ses joues , elle lui serra la main , monta dans sa voiture et partit.

Arrivée chez elle , la signora écrivit à madame de Seidlits une lettre où elle la grondoit , du ton de l'amitié , du silence qu'elle avoit gardé avec elle sur la faillite du banquier , et sur l'embarras où elle devoit être inévitablement. J'ai heureusement reçu , ajouta-t-elle , un peu d'argent dont je n'ai pas le moindre besoin , et je vous en vie cinq cents onces , dont je vous prie de disposer librement pour vos affaires. Elle avoit ajouté cent onces à son emprunt , et c'étoit tout ce qui lui étoit possible.

Madame de Seidlits étoit avec sa fille lorsqu'elle reçut cette lettre. Elles furent toutes deux très-sensibles à cette preuve d'affection , et jugèrent indispensable de l'informer du mariage de Laure , en la remerciant d'un secours qui n'étoit plus nécessaire. Zelucco n'ayant plus rien à craindre de son influence y consentit sans diffi-

culté, et la signora reçut cette nouvelle avec surprise et déplaisir, par la poste suivante.

Le lendemain, la signora renouvela ses remerciemens à monsieur N., lui apprit qu'elle n'auroit point besoin de son argent, et qu'il pouvoit avertir son banquier que la traite ne lui seroit point présentée. Après un intervalle de quelques heures, elle informa monsieur N. du mariage de Laure. Grands dieux ! s'écria-t-il ; cela est-il bien possible ?

Que trouvez-vous donc d'étonnant, lui dit la signora, dans le mariage d'une femme jeune, belle et douée des plus brillantes qualités, avec un homme très-riche ?

Qui n'en a pas une seule estimable, dit monsieur N. — Quand même cela seroit vrai, reprit la signora, il n'y auroit encore rien de fort extraordinaire. Si cet événement, répliqua monsieur N., n'est point étonnant ; il me semble au moins très-déplorable.

La signora parut desirer qu'il cessât cette

conversation. Elle lui auroit confié avec plaisir des particularités qui n'intéressoient qu'elle ; mais elle ne croyoit point avoir le droit de l'informer des embarras de madame de Seidlits , ni de lui faire connoître les motifs du mariage de Laure. La signora craignoit toutefois que , pour éviter un inconvénient , madame de Seidlits ne se fût exposée à des malheurs beaucoup plus cruels et moins réparables ; en conséquence , toutes les réflexions sur ce sujet lui paroissoient déplaisantes. Monsieur N. la voyant rêveuse la quitta , et sortit désagréablement frappé de la nouvelle du mariage.

Buchanan , son valet , n'en jugea pas de même. Dès qu'il en fut informé , il en fit part au baronet qui l'apprit avec plaisir. Le danger ne lui avoit pas paru aussi pressant que Buchanan l'avoit prétendu ; mais la manière dont monsieur N. s'exprimoit en parlant de Laure , attestoit des sentimens d'admiration, d'estime et même d'affection. Il avoit paru très-éloigné de consentir à la proposition d'accompagner son oncle en

Angleterre sans retourner à Naples; enfin, le baronet se félicita d'un mariage qui le délivroit, relativement à son neveu, de toute inquiétude.

Il aperçut que cette nouvelle avoit plongé monsieur N. dans une espèce de mélancolie, et, pour l'en distraire, il proposa successivement des excursions à Tivoli, Frascati, et autres environs de Rome. Monsieur Steel étoit presque toujours de ces parties; mais un jour qu'ils étoient convenus d'aller dîner à Albano, monsieur Steel resta par complaisance avec quelques-uns de ses compatriotes nouvellement arrivés à Rome.

Après le dîner, le baronet voulut savoir si monsieur N. étoit content du compagnon que lui avoient envoyé son oncle et sa tante. Monsieur N. fit le plus grand éloge de son caractère, sur-tout depuis que la mélancolie qu'il avoit apportée d'Angleterre, avoit fait place à la gaieté. Se propose-t-il, dit le baronet, de rester long tems en Italie? Je crois, répondit son neveu, qu'il y res-

tera aussi long-tems que moi, et pas davantage ; car il me fait l'honneur de m'être beaucoup plus attaché qu'à l'Italie, et j'ai pour lui l'amitié la plus sincère. C'est un présent dont j'ai la plus grande obligation à mon père, quoique ce ne soit pas bien strictement l'homme que j'aurois choisi pour compagnon. En me le recommandant, mon père ne m'a point appris qui il est ; je ne connois ni sa famille, ni par quel hasard il a eu des relations avec la mienne. Monsieur Steel n'est pas naturellement communicatif, et vous savez que je ne fais pas volontiers des questions.

Je puis vous en dire quelque chose, reprit le baronet, car j'ai entendu souvent votre père raconter sa première entrevue avec l'oncle de ce jeune homme ; mais, comme nous en savons plus que le baronet sur la famille de monsieur Steel, nous en donnerons au lecteur un détail complet dans le prochain chapitre.

CHAPITRE XLVIII.

Anecdotes sur monsieur Nathaniel Transfer.

MONSIEUR Nathaniel Transfer, oncle maternel de monsieur Steel, étoit né à Londres, où il avoit acquis une grande fortune, et vécu heureux jusqu'à l'âge de soixante-cinq ans. Il étoit heureux, puisque son genre de vie lui procuroit toutes les jouissances qu'il étoit capable de goûter; il voyoit croître tous les ans sa fortune; il avoit un excellent appétit: il vidoit avec délices sa bouteille de Porto, et ne faisoit de toute la nuit qu'un somme, particulièrement lorsqu'il avoit bu, avant de se coucher, un pot de bonne bière forte. Monsieur Transfer auroit pu prolonger de quelques années cette vie de béatitude, et passer peut-être de ce monde-ci dans l'autre sans maladie ni douleur, et presque sans s'en

s'apercevoir , à-peu-près comme un passager de Douvres à Calais , qui dort durant toute la traversée ; mais une sorte de gens qui se disoient ses amis , le persécutèrent sans relâche. Vous voulez donc, lui disoient continuellement ses officieux conseillers , vous voulez donc labourer toute votre vie , et ne jamais jouir de vos travaux ? N'est-il pas ridicule de travailler à votre âge comme si vous aviez votre fortune à faire ? n'est-il pas tems de prendre un peu de repos , et de jouir enfin du fruit de vos peines ? à quoi bon amasser encore pour n'en jamais jouir ? vous avez déjà quatre fois plus d'argent que vous n'en pourrez jamais dépenser.

Cette dernière assertion étoit incontestablement vraie , quoiqu'ils en tirassent une fausse conclusion.

Monsieur Transfer avoit quatre fois plus de biens qu'il ne lui en falloit , et autant auroit valu pour lui entasser des cailloux que des guinées , s'il avoit pu y prendre le même intérêt , et contempler l'un ou l'autre de ces monceaux avec le même plaisir. Il

n'avoit pas la moindre velléité d'augmenter sa dépense ordinaire, et encore moins l'envie de diminuer son trésor d'une seule guinée en faveur de qui que ce fût dans ce monde.

Monsieur Transfer avoit commencé à thésauriser comme tant d'autres , dans le dessein de jouir un jour du fruit de ses peines ; mais, au moyen d'une longue habitude , les travaux destinés à lui procurer des jouissances futures , devinrent sa présente et unique jouissance. Ses conseillers n'avoient point fait cette réflexion , et , comme il ne s'en doutoit point lui-même , il suivit à la fin l'avis de ses conseils , il abandonna le commerce et acheta un fort beau domaine avec un joli manoir , où il alla se reposer de ses fatigues et chercher le plaisir ; mais il ne tarda pas à s'apercevoir que rien n'est plus fatigant que de n'avoir rien à faire. Dans son commerce ses occupations se suivoient régulièrement à des heures fixes , et ses jours passaient sans ennui , sans qu'il eût besoin d'expé-

diens pour les remplir. Réduit dans sa solitude à se promener en bâillant dans ses jardins , les journées lui parurent d'une longueur insupportable.

Sa maison étoit trop éloignée de Londres pour que ses amis pussent y venir le samedi, et retourner le lundi à leurs affaires. Ses voisins n'avoient pas la moindre notion du cercle d'idées dans lequel son imagination s'étoit renfermée depuis plus de quarante ans , et il n'étoit pas moins neuf sur les sujets ordinaires de leur conversation. Enfin, monsieur Transfer étoit le plus souvent réduit à la compagnie des statues dont il avoit orné ses parterres ; regrettant amèrement ses anciennes occupations , il maudissoit les loisirs et les plaisirs de la campagne , vingt fois il fut tenté de retourner dans sa rue des Lombards et de reprendre ses affaires ; mais il en fut détourné par une connoissance que le hasard lui procura.

Le comte de ***, d'une mauvaise santé et souvent incommodé de la goutte , passoit dix mois de l'année dans un fort beau

manoir situé au milieu de ses domaines , et peu éloigné de celui dont monsieur Transfer avoit fait récemment l'acquisition. Après la mort de son épouse, lady Elisabeth, sa sœur, vieille fille d'un excellent caractère , étoit venue tenir sa maison , et avoit pour fille de compagnie miss Wassen , la fille d'un officier de marine , qu'elle considéroit comme sa meilleure amie.

Le comte avoit entendu souvent parler du riche citoyen nouvellement possesseur d'un manoir de son voisinage ; on faisoit généralement l'éloge de l'arrangement de ses jardins , et d'une petite rotonde qu'il avoit fait construire à l'extrémité sur le bord de la route de Londres.

Monsieur Transfer s'y amusoit un jour à fumer sa pipe en gobant la poussière , lorsque le comte passant dans sa voiture sans l'apercevoir , fit arrêter pour considérer le nouveau pavillon plus à son aise. Le citoyen parut à la fenêtre , et proposa poliment au comte de lui faire voir ses jardins et sa rotonde.

Le comte accepta l'invitation et flatta infiniment monsieur Transfer, en louant tout ce que son conducteur lui montra ; mais il s'amusa beaucoup plus de la conversation et des observations du nouveau propriétaire.

Oserois - je vous demander , dit - il à Transfer , quelle est cette figure , en montrant du doigt une des statues du parterre ?

Cette statue-là , milord , répondit Transfer , est.... oui , je crois.... Vénus.... ou Vulcain , car je ne sais pas bien exactement.

= Hé ! Jacques , dit-il , en s'adressant au jardinier , est-ce là Vulcain ou Vénus ?

C'est Vénus , dit l'ouvrier ; Vulcain est boiteux... le voilà là-bas , dans l'autre allée.

Oui , oui , reprit Transfer , c'est Vénus ; mais je n'en étois pas bien sûr.

Il n'est pas peut-être , dit le comte , facile de les distinguer. = Mais , milord , répondit Transfer , on peut s'y tromper , car ils sont de même matière. = Et cela doit être , reprit le comte , puisque l'un est le mar et l'autre sa femme ; car vous savez ,

monsieur Transfer, que Vénus étoit l'épouse de Vulcain.

Je dois le croire, milord, puisque vous le dites.

Vous avez tant de dieux et de déesses, répliqua le comte, qu'il n'est pas aisé de retenir leurs noms et leur histoire. En parlant, il invita monsieur Transfer à dîner pour le lendemain. Le frère et la sœur le reçurent parfaitement; ils trouvèrent ses manières et sa conversation si plaisantes, qu'ils lui réservèrent une chambre, et l'engagèrent à venir l'occuper quand il s'ennuieroit dans sa maison.

Monsieur Transfer profitoit souvent de cette invitation; mais l'ennui le poursuivait quelquefois chez le comte, particulièrement durant la matinée, lorsqu'il faisoit mauvais tems. Un jour après déjeuner, il y étoit seul d'étranger et il pleuvoit à verse: à quoi nous amuserons-nous, monsieur Transfer, lui dit le comte?

Ma foi, milord, à fumer une ou deux pipes; c'est ce qu'on peut faire de mieux par ce tems humide.

C'est fort bien dit , répondit le comte , pour vous et pour moi ; mais je ne me rappelle point d'avoir encore vu fumer ma sœur , ni sa jeune compagne.

Et bien , dit Transfer , cherchons quelque expédient qui leur convienne mieux ; car je n'ai point de répugnance à plaire aux dames.

Avez-vous , dit le lord à sa sœur , quelque chose de nouveau à nous lire ?

Cela pourroit , lui répondit lady Elisabeth , faire votre affaire et la mienne ; mais monsieur Transfer pourroit ne pas aimer la lecture.

Pardonnez-moi , madame , dit Transfer , elle ne me déplaît pas absolument. Il m'est même arrivé depuis que j'habite la campagne , de lire une demi-heure de suite , et je crois que j'aurois pu tenir plus longtemps si je ne m'étois pas toujours endormi.

Dans la suite de cette conversation , lady Elisabeth demanda au citoyen pourquoi n'étant point marié , il ne mettoit pas plutôt quelque une de ses parentes à la

tête de sa maison, qu'une gouvernante mercenaire ? Il répondit qu'étant entré fort jeune dans une maison de commerce, il n'avoit jamais eu de grandes relations ni beaucoup d'amitié pour aucun de ses parens, à l'exception de sa sœur, qui avoit vécu durant plusieurs années avec lui dans la rue des Lombards ; et que, comme il s'étoit *accoutumé* à sa compagnie, il avoit eu pour elle beaucoup d'attentions, mais qu'elle l'avoit payé d'ingratitude.

Cela est fâcheux, dit lady Elisabeth ; mais sa faute n'est pas peut-être bien grave.

Si, vraiment, reprit Transfer ; car elle s'est mariée sans mon approbation à un jeune homme nommé Steel, qui avoit peu de fortune et point d'expérience dans les affaires ; quoiqu'elle sût très-bien que j'avois en vue pour elle un marchand dont les affaires et le crédit étoient solides, pourvu toutefois qu'elle voulût avoir un peu de patience.

Dites donc, reprit lady Elisabeth, pourvu que votre sœur lui plût et qu'il parvint à lui plaire.

Je vous demande pardon. milady , repartit Transfer ; dans ce cas là , il n'auroit pas moins fallu qu'elle prit un peu patience.

Et pourquoi ? s'ils eussent été d'accord ; rien n'auroit pu arrêter leur mariage , puisqu'il vous convenoit.

Il me convenoit très-fort ; mais il y avoit cependant un obstacle.

= Et quel obstacle , dit lady Elisabeth. L'homme que j'avois en vue , répondit Transfer , avoit une épouse vivante.

Ah ! c'est là véritablement un obstacle , dit en riant lady Elisabeth.

Mais , reprit Transfer , elle se mouroit de la poitrine , et j'avois tout lieu de croire que son mari ne tarderoit pas à proposer , après sa mort , d'épouser ma sœur.

Et mourut-elle comme elle s'y attendoit ?

Très-certainement , répondit Transfer ; mais autant auroit valu qu'elle continuât de vivre , car ma sœur étoit mariée secrètement depuis trois semaines.

C'est malheureux ; mais que devinrent votre sœur et son mari ?

Je n'ai jamais revu ma sœur depuis son mariage jusqu'à l'époque où son mari fit banqueroute.

Pauvre malheureux ! mais après ce triste événement , vous revites votre sœur.

Oui , malgré moi ; car elle m'assaillit au moment où je ne m'y attendois pas , pour que j'employasse mon crédit à rétablir son mari.

Et vous le fites , à ce que j'espère , reprit milady.

Après avoir refusé toute espèce de relation avec lui lorsqu'il avoit une sorte de crédit , il n'étoit pas naturel que j'y consentisse lorsqu'il avoit fait banqueroute.

Lady Elisabeth un peu blessée de cette observation , garda le silence. Son caractère ne lui permettoit point de faire une réponse désobligeante. Mais le comte répondit pour elle que cela n'étoit pas présumable.

Cependant , reprit Transfer , comme elle étoit ma sœur , je lui offris de la recevoir chez moi , et de mettre à mes frais son

enfant en nourrice , pourvu qu'elle cessât toute espèce de relation avec son mari.

Et quel parti prit-elle ?

Elle me refusa ; et c'est une preuve fort claire , qu'elle préféroit son mari banqueroutier , à son frère qui jouissoit d'un crédit solide ; au moyen de quoi je la renvoyai , et refusai nettement de rien faire pour son mari.

Et que devinrent-ils , dit le Lord ?

J'ai entendu dire depuis qu'ils étoient très-misérables ; mais c'est à quoi les banqueroutiers doivent s'attendre. Quant à ma sœur , on ne pouvoit pas la plaindre , puisqu'il ne tenoit qu'à elle de vivre avec moi fort à son aise , et fort tranquille dans la rue des Lombards. Il ne s'agissoit que de quitter son mari , et de mettre son enfant en nourrice , ou dans une pension à la campagne.

C'est tout simple , dit le lord ; vous avez offert à votre sœur tout ce qu'elle pouvoit attendre de vous ; mais enfin qu'est-elle devenue ?

Un parent de son mari mourut, et lui laissa un petit bien patrimonial d'environ 5 à 600 livres de revenu, et comme ni lui ni ma sœur n'avoient grande ambition, comme ils craignoient de faire encore de mauvaises affaires à la ville, il resta dans sa campagne, où il est mort il y a quelques années, sans laisser d'autre enfant que le fils qu'elle avoit refusé de mettre en nourrice, lorsque je le lui proposai.

Et ne pensez-vous pas à vous marier, monsieur Transfer, lui dit le lord ?

Non, milord ; comme je n'ai jamais été *accoutumé* à avoir une femme, le mariage ne me tente pas. Je n'aime guère que les choses auxquelles je suis accoutumé.

Très-judicieusement observé, dit le comte ; mais il me semble que ce jeune homme sera votre héritier.

Très-certainement, répondit Transfer ; il est mon plus proche parent, il ne m'a jamais offensé, et je suis incapable de le dépouiller de ma fortune en faveur d'un autre. Non, non ; il l'aura à ma mort ;

mais il faut qu'il l'attende. D'ailleurs cela m'évite la peine de faire un testament, et c'est la chose pour laquelle j'ai le plus d'aversion. Il est mon héritier légitime, et il ne faut pas de notaire pour lui laisser ce qui lui appartient.

CHAPITRE XLIX.

Vocation ecclésiastique.

L'INSENSIBILITÉ apathique de Transfer blessoit lady Elisabeth, et sembloit amuser son frère. Il étoit cependant surpris que Transfer n'eût pas la moindre envie de voir sa sœur, et plus encore qu'il eût la même indifférence pour un neveu qu'il considéroit comme son héritier, et dont il avouoit n'avoir jamais eu à se plaindre. Ces êtres abandonnés inspirèrent de l'intérêt au comte; il écrivit à un ami qu'il avoit dans le canton où madame Steel et son fils résidoient. Il lui demanda des détails sur leur caractère personnel, sur leur situation, et particulièrement sur les dispositions du fils et sur ses vues d'établissement.

Le comte apprit de son ami que madame Steel étoit une femme aimable, bien-

faisante , d'un caractère enjoué , et sans grand discernement ; qu'elle avoit pour son fils une tendresse et une indulgence excessives , qu'elle ne savoit lui rien refuser , et que l'heureux naturel de ce jeune homme s'étoit maintenu malgré son indulgence ; que , quoiqu'elle s'occupât beaucoup plus de satisfaire ses fantaisies que de corriger ses défauts , cette foiblesse n'avoit nui qu'à son instruction , sans le rendre plus capricieux ni plus opiniâtre ; que depuis sa sortie des écoles , où il n'avoit rien appris , il s'étoit occupé avec ardeur de la chasse , et avoit acquis , en chiens et en chevaux , plus de connoissances qu'on en a communément à son âge ; qu'il se faisoit généralement aimer de tous ceux qui le connoissoient ; qu'un lord fort en crédit , qui l'avoit pris en amitié , avoit offert de lui procurer une cornette de dragons avec l'assurance de veiller à son avancement ; mais que le jeune homme l'avoit remercié , en déclarant qu'il n'étoit point du tout propre au métier des armes.

Le lord qui croyoit que la profession militaire étoit la seule qui convînt à un jeune homme de sa tournure et de sa vigueur , qui passoit sa vie à braver la fatigue , et les dangers , lui observa qu'il pouvoit bien ne pas aimer le métier des armes ; mais que....

Milord , lui dit monsieur Steel en l'interrompant : Si nous étions en guerre , je préférerois ce métier à tout autre , parce que le soldat est occupé continuellement ; mais en tems de paix , il y a de quoi périr d'ennui,

Je conviens , répartit le lord , que dans une guerre heureuse les militaires doivent être très-satisfaits de leur métier , mais je ne vois pas ce qu'il peut avoir de si déplaisant en tems de paix.

Il me le paroîtroit infiniment , milord , reprit Mr. Steel. Vous connoissez ma passion pour la chasse , et s'il falloit en passer la saison au régiment , je me croirois très-malheureux.

Mais dit le lord , il en seroit de même du

barreau , de la médecine , et de toutes les autres professions.

Cela peut-être , répondit-il.

= Vous renoncez donc à toutes les professions , reprit le lord.

Je vous demande pardon , milord. Je sais que ma fortune est trop bornée pour que je puisse me livrer à mes amusemens favoris , sans le secours d'un état quelconque.

Et quelle est donc la profession que vous préférez ?

Celle de l'Eglise , milord.

Celle de l'Eglise , s'écria le lord surpris !

Oui milord ; j'ai , je vous assure , la plus grande envie d'entrer dans les Ordres.

J'avoue , dit le lord , que je n'en conçois pas le motif.

Ma passion pour la chasse , milord ; et si vous pouviez me procurer un bénéfice médiocre , je me croirois le plus heureux des hommes. Les occupations d'un ecclésiastique ne sont point incompatibles avec le goût des exercices , sans lesquels la vie me paroîtroit cruellement fastidieuse.

Mais, reprit le lord, les ecclésiastiques ont des devoirs à remplir qui ne sont pas fort amusans.

Ils ne me paroîtroient point pénibles, milord. Dans le cas où le curé seroit malade, ou dans d'autres occasions, je lirai des prières ou je prêcherai s'il le faut, et je ne désespère point d'obtenir l'approbation de mes paroissiens ; car, pour consoler les malades et assister les pauvres, je suis, grace à Dieu, très-disposé à remplir ces devoirs de l'humanité, quelle que puisse être ma profession.

Tou ceci est fort bon, mon chère Steel ; mais ne faudroit-il pas quelques études préliminaires avant de

Très-certainement, répondit Steel, et j'y travaille depuis quelques tems. Je conviens qu'à l'école j'ai perdu mon tems, et cette faute rend ma tâche plus pénible ; mais j'espère en venir à bout, et pouvoir me présenter devant l'évêque. Ma passion pour classe m'a fait faire des efforts dont je me croyois incapable.

Dieu me préserve , dit le lord , de contrarier vos louables intentions ; quand vous serez ordonné , faites-le moi savoir : un bénéfice à ma nomination sera très-probablement bientôt vacant , et si vous persistez dans vos intentions , vous pouvez être sur que je vous préférerai à tout autre.

CHAPITRE L.

CES informations sur madame Stel et son fils, augmentèrent le desir que le lord avoit de les servir, et il fut secondé par sa sœur. A leur sollicitation, monsieur Transfer invita son neveu à venir le voir, et le jeune homme obéit immédiatement à son oncle. Sa tournure agréable, sa complaisance, la douceur de son caractère, et l'égalité de son humeur, plurent au comte et à toute sa maison, sans excepter miss Warren, l'amie de lady Elisabeth. Le lecteur ne sera pas peut-être fâché d'apprendre à quelle occasion lady Elisabeth en fit la connoissance.

Passant un jour dans une ville de province, au moment où les habitans annonçoient leur joie, d'une victoire navale, par des feux, des illuminations, et le carrillon des cloches, elle fit arrêter sa

voiture à la porte d'une vieille dame de sa connoissance , pour donner une lettre dont elle s'étoit chargée ; mais ayant appris que cette dame étoit indisposée , elle ne voulut point passer sans la voir. En entrant dans sa chambre, elle en vit sortir une charmante fille , de treize à quatorze ans , qui paroissoit plongée dans la plus vive douleur. Lorsqu'elle fut tranquillisée sur la santé de son amie , dont l'indisposition n'étoit pas inquiétante , elle s'informa de la jolie enfant qu'elle avoit vu sortir éplorée.

Hélas ! lui dit la convalescente , elle vient d'apprendre que son père a été tué dans le combat pour lequel on fait aujourd'hui des réjouissances. Ayant perdu depuis plusieurs années sa mère , la mort de son père la laisse non-seulement sans parens , mais très-probablement aussi sans ressource ; car il y a tout lieu de craindre que ce brave et généreux marin n'ait laissé moins de bien que de dettes.

Quel dommage ! dit lady Elisabeth ; comment avez-vous fait sa connoissance ?

Sa mère, répondit son amie, étoit ma parente éloignée. Ayant appris la mort de son père, je l'ai invitée à passer quelques jours chez moi, pour lui éviter le chagrin de voir ses jeunes compagnes prendre part aux réjouissances publiques, sans penser à sa douleur personnelle.

Lady Elisabeth, vivement affectée de ce récit, garda quelques instans le silence, et réfléchit au triste sort de cette jeune orpheline, que la plus affreuse adversité frappoit au milieu de la joie générale. Elle demanda à la voir, lui parla le langage consolant de la sympathie, et fut enchantée de sa personne et de sa conversation.

Lady Elisabeth alla trouver les plus proches parens de cette jeune infortunée, et leur offrit de se charger de sa personne et de son éducation; ils y consentirent avec joie, et elle ramena sa pupille à N. Le comte avoit connu le père de miss Warren, il approuva la bienfaisance de sa sœur; et miss Warren, tous les

jours plus aimée de l'un et de l'autre , étoit enfin devenue l'intime amie de lady Elisabeth.

Nous retournerons à monsieur Transfer , qui fut en peu de tems si bien *accoutumé* à son neveu , qu'il ne pouvoit pas souffrir de le perdre un instant de vue.

Cependant ni l'intérêt qu'il avoit de plaire à son oncle , ni les charmes de miss Warren , ne purent retenir un instant monsieur Steel , lorsqu'il reçut une lettre de sa mère qui sembloit affligée de son absence , et desirer vivement son retour.

Il déclara , malgré les sollicitations de son oncle , qu'il partiroit le lendemain. Monsieur Transfer s'en plaignit au comte.

N'est-il pas étrange , lui dit-il , que ce jeune homme préfère sa mère , qui ne peut rien faire pour lui , à un oncle dont il peut espérer de si grands avantages ?

Je conviens , répondit le lord , que la plupart des hommes ont une conduite différente ; mais pourquoi monsieur Steel ne pourroit-il pas jouir en même tems du

plaisir de vivre avec vous et avec sa mère ? Car, quoiqu'elle ne doive pas sans doute être comparée à un homme de votre opulence, on ne peut pas cependant blâmer son attachement pour sa mère.

Cela peut être, milord, reprit Transfer; mais comment ferai-je ? car je n'aime point à voir éloigner ce garçon, après m'être *accoutumé* à le voir ; et sa mère pourroit bien ne pas me le renvoyer aussitôt que je le voudrois.

Invitez votre sœur à revenir avec lui, répliqua le comte, et il restera tant que vous voudrez.

Monsieur transfer n'avoit jamais pensé à cet expédient, mais il n'hésita point à y consentir. Il écrivit à sa sœur de retenir son fils le moins long - tems possible, et de l'accompagner chez lui à son retour. Lady Elisabeth écrivit particulièrement à madame Steel. Elle lui témoigna le desir de faire sa connoissance, elle l'invita à oublier le passé, et à se rendre à l'invitation de son frère.

Madame Steel vint avec son fils. Son frère la reçut avec quelque apparence d'amitié, et fit à son fils toutes les caresses dont il étoit capable. Le lendemain le comte et sa sœur lui rendirent visite; ils l'invitèrent chez eux, et la reçurent de la manière la plus obligeante. A peine étoit-elle depuis deux mois chez son frère, qu'il oubliâ totalement la rue des Lombards, et ne trouva plus le même plaisir à quitter sa maison pour celle du comte. Elle tâcha de l'amuser, et réussit, au point que Transfer préféra bientôt sa compagnie à celle de son fils. Ce jeune homme cherchoit à la vérité beaucoup plus, depuis quelques tems, la société de miss Warren, que celle de sa mère ou de son oncle. Mais il ne la voyoit jamais, qu'accompagné de lady Elisabeth, pour qui les sentimens de monsieur Steel ne furent pas long-tems un mystère.

Le comte se trouvant seul un jour avec Transfer, lui parla du goût de son neveu pour l'état ecclésiastique.

Il n'y a pas grand'chose à espérer là , dit Transfer ; je n'aime point à mettre à une loterie où les billets blancs sont en si grand nombre.

Ne seriez - vous pas flatté de voir votre neveu évêque ?

J'aimerois mieux , reprit Transfer , le voir libre , indépendant , et à son aise.

C'est une satisfaction , lui dit le comte , que vous pouvez vous procurer , sans qu'il en résulte pour vous la moindre gêne. Ceci donna lieu à une longue conversation , dans laquelle le comte invita son voisin à réaliser l'idée que le hasard leur avoit fournie. Il l'assura que rien ne pourroit lui faire autant d'honneur , ni même contribuer autant à son bonheur personnel. Monsieur Transfer se laissa persuader beaucoup plus facilement que le lord ne s'en étoit flatté. Les attentions de sa sœur et de son fils avoient gagné son cœur , et fait de lui un nouvel homme. Toutes les jouissances lui semblèrent insipides , lorsqu'il ne les partageoit pas avec eux ;

et lorsque le comte lui dit , qu'en assurant d'avance à son neveu la jouissance d'un revenu honnête, il resserreroit les liens de son estime et de sa reconnoissance , monsieur Transfer n'eut point de repos que le contrat ne fût dressé, et il le remit entre les mains de son neveu, dès qu'il fut revêtu de toutes ses formes.

CHAPITRE LI.

MONSIEUR Steel , vivement épris des charmes de la jeune miss Warren , laissa passer la saison de la chasse sans montrer la moindre envie d'en profiter. Il guetta long-tems en vain l'occasion de lui déclarer ses sentimens , et , lorsque enfin elle se présenta , il fut retenu par la timidité qui accompagne toujours l'amour sincère ; mais il en fit l'aveu à lady Elisabeth , et elle lui observa qu'avant de penser à un engagement de cette espèce , il devoit s'assurer de l'approbation de sa mère et de son oncle.

Monsieur Steel répondit qu'il étoit assuré du consentement de sa mère , et qu'avant d'en parler à son oncle , il desiroit avoir quelque espérance de faire accepter ses propositions. Lady Elisabeth lui promit d'en parler à sa jeune amie.

Miss Warren , avant de répondre sur ce sujet à sa bienfaitrice , la pria de lui dire si elle prenoit quelque intérêt à la demande. Lady Elisabeth l'ayant assuré qu'elle n'avoit d'autre desir que de recevoir une réponse conforme à ses inclinations , miss Warren lui déclara qu'elle s'étoit aperçue depuis quelque tems du penchant de monsieur Steel ; qu'elle connoissoit les avantages que son oncle venoit de lui assurer , et ce qu'il avoit encore à prétendre ; que la personne de monsieur Steel ne lui étoit point désagréable ; qu'il avoit un excellent caractère , et qu'elle ne doutoit pas qu'il n'eût encore beaucoup d'autres qualités estimables ; mais que , malgré toutes ces considérations , elle aimoit mieux continuer de vivre avec sa bienfaitrice , que de devenir l'épouse de monsieur Steel. Lady Elisabeth lui ayant observé que ces deux choses n'étoient point incompatibles , elle répliqua que , si elle étoit maîtresse du choix , elle préféreroit l'une sans l'autre. Cette dernière réponse paroiss-

sant décisive, lady Elisabeth en informa monsieur Steel avec tous les ménagemens qui pouvoient adoucir sa peine ; mais il n'en tomba pas moins dans une profonde mélancolie.

Miss Warren avoit le cœur parfaitement libre, elle avoit même donné à quelques égards la préférence à monsieur Steel ; mais ayant reçu, depuis six ans qu'elle vivoit avec lady Elisabeth, une éducation très-complète, l'ignorance de monsieur Steel la frappoit désagréablement : elle vouloit un mari qui pût obtenir dans le monde un peu de considération.

La situation du jeune Steel devenoit très-pénible. Il tâchoit en vain de dissimuler sa tristesse, et son oncle le pressoit souvent de lui en déclarer la cause ; il ne prenoit plus de plaisir aux amusemens qui auroient pu le distraire, et miss Warren demeuroit si près de lui, qu'il ne pouvoit pas toujours éviter de la voir. Il informa le comte du desir qu'il avoit de voyager

sur le continent, et le pria d'obtenir de son oncle la permission de s'éloigner durant une ou deux années. Le comte approuva ce projet, non-seulement comme un moyen de dissiper sa mélancolie, mais aussi d'étendre le cercle de ses idées, et de suppléer un peu à son manque d'instruction. Il persuada à monsieur Transfer que la santé de son neveu avoit un besoin pressant de cette excursion, et la crainte de le perdre, obtint son consentement. Monsieur Steel se servit du même prétexte auprès de sa mère, et, dès qu'elle crut que la santé de son fils exigeoit cette excursion, elle s'empressa de hâter son départ.

Monsieur N., le second fils du comte, étoit retourné depuis quelque tems en Italie, et devoit passer à Naples l'hiver suivant. Le comte remit à monsieur Steel une lettre pour son fils, à qui il le recommanda comme un jeune homme auquel il prenoit beaucoup d'intérêt, et lady Elisabeth lui écrivit personnellement pour le même objet.

En arrivant à Londres , monsieur Steel rencontra par hasard un jeune homme de sa connoissance qui alloit à Milan. Ils partirent ensemble et s'arrêtèrent un jour seulement à Paris , où le compagnon de monsieur Steel avoit quelques affaires. Lorsqu'elles furent terminées , il offrit à monsieur Steel de différer son départ de huit jours , pour lui laisser le tems de voir quelques-unes des curiosités de cette vaste capitale. Steel le remercia , et le pria de ne pas retarder, pour lui, d'un seul instant son départ. Je croyois, dit l'autre, que vous n'étiez jamais venu à Paris. = Jamais , répondit Steel. = Et ne voulez-vous pas connoître un peu la ville avant de partir ? = Ma foi , dit Steel , je n'ai jamais eu grand goût pour les villes , et j'ai déjà de celle-ci ma suffisance.

Ils partirent immédiatement pour Milan, et Steel y ayant rencontré, le lendemain de son arrivée, un domestique anglais qui avoit déjà fait le tour de l'Italie, il l'engagea , et prit le même jour la route de

Rome, où il passa une nuit, et dès le matin il envoya chercher des chevaux de poste pour se rendre à Naples. Quoi! monsieur, lui dit son domestique, vous n'êtes jamais venu à Rome, et vous n'y resterez pas seulement un jour. Ce sera, répondit Steel, pour la première fois que j'y reviendrai.

Il arriva en fort bonne santé à Naples, où il trouva monsieur N., et parvint en peu de tems à s'en faire aimer au point qu'il lui procura un appartement dans la maison où il logeoit, et qu'ils vivoient depuis toujours ensemble.

Le baronet ignoroit une partie des détails que nous venons de présenter au lecteur; mais il apprit à monsieur N. ce qu'il savoit sur la famille de monsieur Steel, et ils revinrent ensemble à Rome, où nous les laisserons pour retourner à Naples et à Laure.

CHAPITRE LII.

Regretter ce qu'on aime est un bien , en
comparaison de vivre avec ee qu'on hait.

LABRUYÈRE.

LE mariage de Zelucco , qu'on s'étoit
proposé de tenir quelque tems secret ,
ne tarda pas à être connu presque géné-
ralement.

En conséquence , on cessa d'en faire
mystère , et Laura parut en public avec
tout l'éclat de la grande opulence. Elle fut
généralement admirée , et son mari vit
rechercher assidument sa société par une
infinité de gens qui avoient montré , avant
son mariage , peu d'envie de faire sa
connoissance.

On supposera naturellement que Ze-
lucco, possédant les avantages d'une haute

naissance et d'une grande fortune , dût se trouver heureux lorsqu'il eut obtenu l'objet de ses inclinations ; mais le bonheur et la tranquillité sont incompatibles avec l'imposture et la perfidie. Zelucco étoit d'ailleurs tourmenté par deux vices qui laissent à un mari peu de repos, la vanité et la jalousie. La beauté de sa femme agitoit ces deux passions avec violence , sa vanité auroit pu paroître excusable ; mais le caractère de Laure et sa conduite ne laissent point de prétexte à la jalousie. Dans l'absence de son mari , tantôt elle parcouroit avec sa mère les superbes environs de Naples , tantôt elle s'occupoit d'une lecture instructive , ou elle employoit les charmes de la musique à éloigner les tristes réflexions qui l'obsédoient souvent , malgré ses efforts pour s'en distraire. Lorsqu'il étoit présent , le devoir suppléoit chez elle à l'affection dont elle n'étoit pas maîtresse , elle tâchoit de conformer à ses goûts sa conduite et même sa conversation ; mais , puisqu'il existe des

hommes qui, avec un cœur honnête, ont une humeur si intraitable, qu'il est impossible de les satisfaire, comment l'infortunée Laure auroit-elle pu y réussir auprès d'un homme qui joignoit au caractère le plus capricieux, un cœur dépravé par tous les vices ?

La vanité de Zelucco se plaisoit à montrer continuellement son épouse en public; mais tel étoit l'excès de son absurdité, qu'il desiroit et redoutoit en même tems de la voir l'objet de l'admiration générale.

Lorsqu'à la promenade, aux spectacles, ou dans les assemblées, quelques-uns de ceux qu'il lui avoit présentés approchoient d'elle, la moindre civilité de sa part, celles dont on ne peut pas se dispenser sans grossièreté, lui faisoit éprouver une sensation pénible, et ne manquoit presque jamais d'augmenter la taciturnité de son humeur habituellement acariâtre. Enfin, son épouse ne pouvoit satisfaire sa vanité qu'en blessant sa jalousie, et il est très-incertain que, même au tems où sa passion

étoit plus ardente , elle lui ait procuré plus de plaisir que de chagrin. Quoi qu'il en soit , la conduite qu'il tint dès les premiers jours de son mariage , remplit le cœur de la malheureuse Laure de douleur et de regrets trop tardifs.

Un Italien d'un haute naissance , mais d'un canton fort éloigné de Naples , étoit alors dans cette ville , et Zelucco ne manqua point de le présenter à son épouse. Cet étranger trouvant la personne et la conversation de Laure plus à son goût que celles des autres femmes de Naples , l'abordoit par-tout où il la rencontroit ; cette préférence déplut à Zelucco , et produisit l'effet ordinaire.

Laura tranquille sur sa conduite , et avec sa conscience , considéra l'humeur de son mari comme une malheureuse habitude de se tourmenter sans motif , et tâcha de le dérider en redoublant d'efforts pour lui plaire. Quoique incapable de contenir son humeur , Zelucco fut quelque tems honteux d'en avouer le sujet ; à la longue

cependant il lui déclara que les attentions de l'Italien lui déplaisoient.

Je m'abstiendrai avec grand plaisir , lui dit Laure, d'aller dans les endroits où on le rencontre.

Comment ferez-vous , répondit Zelucco ? on le rencontre par-tout.

Et bien je ne paroîtrai plus en public.

= Zelucco lui observa que cette réclusion paroîtroit fort extraordinaire. Peu m'importe , reprit Laura , pourvu que vous soyiez satisfait ?

Il seroit ridicule , repartit Zelucco , que vous n'allassiez pas aux assemblées où vont toutes les personnes de distinction ; mais vous pouvez facilement le recevoir , lorsqu'il vous parlera , de manière à lui ôter l'envie de vous aborder.

Et comment faut - il faire ? lui dit Laure.

Si les assiduités de cet homme vous déplaisoient , vous sauriez très-bien comment vous y prendre.

Mais il n'a jamais rien fait ni rien dit qui

ait droit de me déplaire. Cependant, s'il vous déplaît, je renonce volontiers à sa conversation.

Lorsqu'une femme, reprit Zelucco, n'a point l'envie de plaire à un homme, elle trouve aisément le moyen de rompre avec lui toute relation, sans renoncer aux endroits où elle peut faire sa rencontre.

Je conviens, dit Laure, en tâchant de sourire, que je ne connois point les moyens faciles que vous annoncez ; et il est toutefois très-certain que je n'ai pas la moindre envie de plaire à l'homme qui vous importune.

Je n'en suis pas tout-à-fait convaincu, dit Zelucco.

Et comment pourrois-je vous en convaincre, reprit Laure ?

En lui tournant le dos, la première fois qu'il viendra vous parler.

C'est sans doute, lui dit Laura, une plaisanterie ; car vous trouveriez mauvais que je fisse une grossièreté à un homme de son rang, que vous m'avez présenté. Mon expédient est sans contredit préférable.

j'éviterai de paroître en public jusqu'à son départ , c'est l'affaire de trois semaines.

Comment , repartit Zelucco du ton de la surprise , savez-vous si exactement le tems de son départ ?

Pour vous l'avoir entendu dire , répondit Laura.

= A moi , dit Zelucco ;

= A vous même , reprit Laure. Vous avez dit , il y a environ huit jours , à ma mère et à moi , qu'il devoit partir sous un mois pour Rome.

Il paroît , dit Zelucco avec humeur , que cette nouvelle vous a fait une vive impression.

Justement assez , dit Laura , pour m'en souvenir aujourd'hui ; et c'est la première fois depuis que je vous l'ai entendu dire.

Et bien , dit Zelucco un peu moins mécontent , vous ferez comme il vous plaira ; mais il n'est pas possible que vous vous dissimuliez le but de son manège.

Je n'ai encore aperçu , dit Laura , que de la civilité dans sa conduite ; mais , dès qu'il

me donnera lieu d'y soupçonner un but qui puisse vous déplaire , je n'hésiterai point à lui tourner le dos, comme vous le disiez tout-à-l'heure.

Zelucco sortit, et l'infortunée Laura réfléchissant au caractère de son mari, fondit en larmes. Après avoir ainsi soulagé son cœur, elle essuya ses pleurs, rappela son courage et alla d'un air satisfait diner avec son mari et sa mère.

C H A P I T R E L I I I.

PEU de jours après cette aventure , madame de Seidlits reçut de son beau-fils une lettre datée de Rome. Il l'informoit de son arrivée dans cette ville avec le baron Carlostein , et de leur intention de venir sous peu de tems à Naples.

Carlostein avoit depuis long-tems le desir de voir l'Italie , et en obtint enfin la permission. Quelques jours avant son départ il lui vint en tête que son ami Seidlits profiteroit peut-être avec plaisir d'une occasion de voir sa mère et sa sœur dont il avoit récemment appris le mariage. Le baron en fit la proposition au capitaine Seidlits , il l'accepta ; on obtint la permission de la cour , et les deux amis partirent. Le baron s'aperçut bientôt que son compagnon avoit beaucoup plus d'impatience de joindre sa sœur à Naples , que d'admiration pour les chefs-d'œuvre qui prolongent le séjour des

connoisseurs et des antiquaires dans les différentes villes de l'Italie. En conséquence, il vint presque sans s'arrêter jusqu'à Rome.

Après avoir parcouru légèrement les principales curiosités de cette ville, il offrit au capitaine de l'accompagner à Naples, et se réserva de revoir toute l'Italie avec plus de loisir et d'attention, lorsqu'il quitteroit Naples pour regagner l'Allemagne.

Dans sa lettre, le capitaine Seidlits assuroit sa mère que la faillite du banquier ne seroit point aussi funeste qu'on l'avoit craint d'abord, et il terminoit par des complimens pour sa sœur et pour son mari, avec lequel il lui tardoit de faire connoissance.

Peu de jours après l'arrivée de cette lettre, madame de Seidlits en reçut une de la signora Sporza. Elle lui mandoit que monsieur N. avoit rencontré le baron Carlostein et le capitaine Seidlits, à l'assemblée du cardinal de Bernis, et qu'il les lui avoit présentés. Elle fit l'éloge des

deux amis , et ajouta qu'ils étoient si favorablement accueillis des dames de Rome , qu'ils ne pourroient pas quitter cette ville aussi promptement qu'ils se l'étoient proposé. Elle terminoit en invitant la mère et sa fille , à ne pas se flatter de voir très prochainement le capitaine Seidlits.

Le baron et son ami avoient été recommandés d'une manière distinguée au cardinal de Bernis. Quelques jours après l'assemblée où ils avoient rencontré la signora , ils furent invités à dîner par son Éminence ; ils y trouvèrent Mr. N. son oncle , monsieur Steel et un grand nombre d'étrangers. On observa que chaque différent pays de l'Europe avoit au moins un de ses naturels au nombre des convives. Les caractères nationaux furent long-tems le texte de la conversation , et on appuya les assertions sur des exemples. Mais, soit qu'on supposât les Anglais moins disposés que les habitans des autres pays à s'amuser de cette plaisanterie , ou qu'il y eût quelqu'autre cause , on fut très-long-

tems sans hasarder la moindre observation sur leur caractère.

Enfin le cardinal , s'adressant à Mr. N., dit qu'il trouvoit beaucoup d'exagération dans le reproche de taciturnité qu'on faisoit généralement aux Anglais. Il en nomma plusieurs de sa connoissance qui avoient , dit-il , toute la gaieté française, sans la tache d'inconstance et de légèreté dont on accusoit universellement ses compatriotes. D'ailleurs , est-il possible , continua poliment son Eminence , que la nation qui a plus de motif que les autres pour être gaie , soit précisément la plus triste. A son tour Mr. N. observa qu'il ne connoissoit point de qualité aussi digne d'envie que celle qui paroissoit naturelle aux français ; qu'ils savoient supporter supporter sans murmures des incidens capables de jeter les autres nations dans le désespoir , et qu'on avoit tort d'appeler insouciance une qualité qui produisoit ce que la philosophie avoit souvent entrepris en vain. Quant à la mélancolie de mes

compatriotes , je crains que , malgré les exceptions que son Eminence a faites , elle ne soit trop bien fondée ; à l'appui de son opinion , il cita l'anecdote suivante.

Durant la dernière guerre entre la France et l'Angleterre , à la suite d'un combat très-opiniâtre , un vaisseau de guerre anglais se rendit maître d'une frégate française. On la conduisit dans le port d'une de nos villes commerçantes, où les officiers français furent très - bien traités par les habitans , et particulièrement par un riche marchand qui les recevoit fréquemment à sa table. La première fois qu'ils y dînèrent , son épouse s'occupait presque exclusivement des prisonniers français. Lorsqu'ils furent retirés, elle fit à son mari le plus grand éloge de l'aisance et de la civilité de la nation française. J'ai été enchantée , ajouta-t-elle , de voir que ces officiers français , au lieu de s'affliger et de se laisser abattre par l'infortune , ont conservé l'air et le ton de la gaieté durant tout le repas , à l'exception d'un seul,

qui a l'air d'être profondément affligé, et de ne pouvoir pas supporter de se voir captif. Elle supposa qu'il avoit plus perdu à lui seul, que tous les autres ensemble. Je crains fort, dit-elle, que cet infortuné ne succombe bientôt à la douleur qui l'accable.

J'ai beau chercher, dit son mari; je n'imagine point de qui vous voulez parler. Son épouse lui décrivit le personnage de manière à ne point s'y tromper, et l'homme profondément affligé, l'homme qui sembloit prêt à succomber à sa douleur, n'étoit point un prisonnier, c'étoit le capitaine du vaisseau anglais qui avoit pris la frégate.

CHAPITRE LIV.

Carlostein et Seidlits arrivent à Naples.

LES plaisirs et les curiosités de Rome ne purent point balancer l'impatience que le capitaine Seidlits avoit de venir à Naples visiter sa famille ; et le baron, cédant à ses desirs , consentit à hâter son départ.

Mr. N. les auroit accompagnés , s'il avoit pu déterminer son oncle à pousser jusqu'à Naples , mais il venoit de recevoir des lettres qui pressoient son retour en Angleterre ; et les craintes de Buchanan n'ayant plus d'objet , depuis le mariage de Zelucco , le baronet desiroit que son neveu passât encore une année en Italie pour rétablir sa santé plus parfaitement.

Mr. N. et Mr. Steel accompagnèrent le baronet jusqu'à Florence. Ce dernier avoit récemment reçu de sa mère une lettre qui le pressoit de hâter son retour. Mr.

Transfer commençoit à supporter très-impatiemment son absence. Mr. Steel résolut en conséquence, à la grande satisfaction du baronet, de l'accompagner en Angleterre.

Ils partirent de Florence, et Mr. N. prit la route de Naples, où la signora Sporza le précéda de quelques jours. Carlostein et Seidlits y étoient depuis quelques semaines. Dans la matinée du jour où ils arrivèrent, Zelucco partit avec le Sicilien qui l'avoit amené à Naples, pour une campagne d'où il ne devoit revenir que le lendemain, et Laura résolut de passer ce tems avec sa mère. Elles attendoient le capitaine Seidlits avec impatience; et l'idée de revoir Carlostein, l'objet de sa prédilection durant son enfance, faisoit éprouver à Laure un mélange d'inquiétude et de plaisir, dont elle ne s'expliquoit pas bien clairement la cause.

Immédiatement après son arrivée à Naples, le capitaine Seidlits fit une visite à sa belle-mère, il y rencontra sa sœur;

et, après les caresses et les complimens de félicitation réciproque, madame de Seidlits demanda au capitaine ce qu'il avoit fait du baron. Il a voulu absolument, dit Seidlits, rester le premier jour à l'auberge, pour ne point gêner la sorte de conversation naturelle entre des parens après une longue absence. Je ne puis pas supporter, dit madame de Seidlits, de vous voir laisser votre ami seul dans une auberge, au moment où vous arrivez dans votre famille. Nous aurons, pour causer, du tems de reste; et, si le baron peut s'accommoder d'un assez mauvais dîner, il faut l'inviter à venir prendre sa part du nôtre. Cela étant, je vais le chercher, reprit Seidlits, et il viendra surement; car je ne connois point d'homme qui aime plus que lui la bonne compagnie, et qui fasse moins de cas de la bonne chère.

Laura n'entendit point la proposition de sa mère sans inquiétude. Elle prévoyoit que le baron resteroit jusqu'au soir avec sa famille, et elle craignoit que son mari

ne fût pas satisfait d'apprendre , qu'au lieu de passer son tems seule avec sa mère, elle avoit, indépendamment de son frère, la compagnie d'un jeune étranger; pour s'y opposer , il auroit fallu en déclarer la raison , et elle vouloit la cacher à sa mère. Elle ne pouvoit pas non plus se retirer au moment de l'arrivée de son frère. Le capitaine Seidlits sortit, et rentra bientôt après, suivi du baron.

Carlostein , alors âgé d'environ trente ans , étoit d'une taille au-dessus de la moyenne , et parfaitement bien fait. Sa figure mâle et agréable annonçoit la franchise et la raison. Sa conduite et sa conversation confirmoient l'expression de sa physionomie.

Lorsque Seidlits présenta le baron à sa sœur comme une vieille connoissance , il fut frappé du changement produit par un petit nombre d'années. Il ne se rappeloit de Laura que l'aimable vivacité de son enfance , et il la revoyoit dans tout l'éclat de la beauté et des graces de l'a-

dolescence. Tandis que le baron admiroit cette métamorphose brillante, Laura le revoyoit avec plaisir, tel qu'il étoit lorsqu'il lui avoit fait une impression si profonde.

La soirée se passa très-agréablement pour madame de Seidlits et le capitaine. Le plaisir de Laura fut mêlé d'inquiétude, et Carlostein la passa presque toute entière à contempler en silence. Rendu à son auberge, il se coucha de bonne heure, et passa la nuit beaucoup moins à dormir qu'à penser à Laure.

A son retour Zelucco fit aux deux étrangers le plus obligeant accueil. Il aperçut qu'on les fêtoit par-tout, qu'on faisoit généralement leur éloge, et qu'ils jouissoient de la plus grande considération. Il rechercha, en conséquence, une société qui lui faisoit honneur, et les reçut avec une profusion de magnificence.

Comme le capitaine et son ami étoient intimement liés avec Mr. N., Zelucco l'invitoit presque toujours aux fêtes qu'il

donnoit beaucoup plus pour satisfaire sa propre vanité , que pour plaire au baron ou à son beau-frère. Il inventoit tous les jours quelque partie de plaisir , et accompagnoit souvent les deux amis lorsqu'ils visitoient les environs de Naples. Il chargea un abbé de leur servir de *Ciceroné* , et ce virtuose leur donna l'explication de tous les antiques d'Herculanum et de Pompeia , et de toutes celles que le musée de Portici renfermoit. Madame de Seidlits et sa fille étoient souvent de ces parties. Mais le capitaine Seidlits ne prenoit point autant de plaisir à ces excursions , que Mr. N. et le baron. Après être convenu que la baie de Naples offroit une des plus magnifiques perspectives qu'il fût possible de voir , il auroit volontiers dispensé le savant abbé de tous ses commentaires sur les ruines , la lave et les antiques.

Lorsque l'abbé commençoit ses dissertations , il s'en alloit et fredonnoit une marche ou quelque autre air de son goût.

Lorsque sa sœur étoit de la partie , Seidlits la détournoit de la compagnie des curieux , et se promenoit seul avec elle. Laura , quoique moins indifférente que lui pour les ruines et les antiques , cédoit le plus souvent par complaisance à ses sollicitations. Ils causoient ensemble de leurs connoissances d'Allemagne , de leurs affaires domestiques , et la conversation tournoit quelquefois sur le chapitre du baron. Le capitaine aimoit à parler de son ami. Laure et Carlostein étoient ce qu'il avoit de plus cher au monde. Il lui arrivoit souvent de faire , à sa sœur , l'éloge du baron ; et à celui-ci , l'éloge de sa sœur , sans se douter du très-vif intérêt qu'y prenoient l'un et l'autre.

C H A P I T R E L V.

LE tourbillon de dissipations dans lequel, après l'arrivée de son frère et du baron, Laura fut long-tems entraînée, convenoit beaucoup moins à son goût qu'à sa situation. Quelque fastidieuse ou fatigante qu'une suite continuelle de bals, d'assemblées, d'opéra et autres amusemens publics, puisse paroître à ceux qui jouissent de la délicieuse tranquillité domestique, ceux que la discorde assiège dans leur maison, doivent très-certainement la considérer comme une relâche et une heureuse distraction.

Les inclinations de Laure et celles de Zelucco n'avoient pas la moindre analogie : il étoit vain et fastueux, elle étoit simple et modeste ; il étoit faux et dissimulé, elle étoit franche et ingénue ; il mettoit quelquefois tant de grossièreté dans ses plaisirs,

que Laura n'en pouvoit pas supporter l'idée, et les douces affections de son épouse, la tendresse filiale, la vertueuse et sincère amitié, les tendres élans de la reconnoissance, l'émotion de la pitié, lui étoient parfaitement inconnues. Ce couple mal assorti, et parfaitement opposé dans toutes leurs inclinations, ne pouvoit pas même trouver un sujet de conversation intéressant pour l'un et l'autre. Laura n'avoit jamais aimé Zelucco. Les rapports avantageux du père Pédro, et la bonne opinion de sa mère, n'avoient point effacé la défavorable impression de sa première vue; mais, avant d'être son épouse, elle étoit loin d'imaginer que son cœur fût souillé de l'extrême dépravation, dont elle découvroit tous les jours, avec horreur, de nouveaux indices.

Dès que Zelucco eut la personne de Laure à sa disposition, il fut bientôt rassasié de ses charmes; les qualités de son esprit et de son cœur étoient nulles pour lui. Son ame étoit trop pure, et sa conversation

trop décente , pour réveiller ses sens engourdis ; il eut recours aux caresses vénales. Il tâcha de les ranimer par la variété des jouissances ; mais il n'en fut pas moins dévoré d'ennui , et son humeur devint de jour en jour plus acariâtre. Toujours mécontent de lui-même , il souffroit du bonheur des autres , et c'étoit toujours sur sa malheureuse épouse qu'il lançoit son venin , parce qu'il ne pouvoit pas supporter de la voir en paix , tandis que son ame malveillante étoit à la torture.

Mais l'infortunée Laura préféroit encore sa mauvaise humeur et ses brusqueries aux accès de tendresse dont elle étoit quelquefois l'objet. Les dégoûtantes caresses de son mari succédoient toujours aux plus grossiers emportemens , et c'étoit dans ces occasions que Laura sentoit plus vivement toute l'horreur de sa situation.

Carlostein la voyoit tous les jours, et découvroit dans sa conversation les charmes de son esprit et les qualités de son cœur. Laura n'étoit pas moins satisfaite du baron,

et l'estime la conduisit insensiblement à un sentiment plus vif et plus tendre. Elle s'en aperçut à la peine que son absence lui faisoit ressentir. Laure avoit pour monsieur N. l'estime et l'amitié la plus parfaite; elle ne le voyoit jamais sans éprouver un mouvement de plaisir; mais, s'il lui arrivoit de ne point venir lorsqu'elle s'attendoit à le voir, Laura n'y étoit point assez sensible pour ne pas jouir de la société qui lui restoit. Mais, lorsqu'elle attendoit le baron et qu'il n'arrivoit pas, le trouble s'emparoit de son ame, sa gaieté l'abandonnoit; et, pour faire contenance, il falloit avoir recours à la dissimulation.

Laure fit avec effroi cette découverte. Elle réfléchit douloureusement qu'elle étoit l'épouse d'un autre; mais cette réflexion amenoit naturellement la comparaison des deux personnages, et elle étoit si favorable à celui qu'elle vouloit bannir de son cœur, qu'elle y gravoit plus profondément son empreinte.

Carlostein admiroit Laure en silence, et,

sans jamais se permettre un mot qui pût déceler une passion qu'il tâchoit de cacher même à celle qui en étoit l'objet ; de son côté, Laura se conduisoit avec tant de circonspection, que ni ses amis ni ses parens, ni le méfiant Zelucco, n'eurent le moindre soupçon de son tendre penchant pour le baron.

Laura et Carlöstein réussissoient à cacher leurs sentimens aux yeux des autres ; mais ils ne purent pas se les déguiser réciproquement. Laura s'aperçut bientôt de l'impression qu'elle faisoit sur le baron. Le beau sexe est généralement très-clairvoyant sur cet article, et la passion d'un homme sincèrement épris est presque toujours connue de celle qui l'inspire, avant qu'il en soit bien convaincu lui-même. Quoique Carlöstein ne lui eût jamais dit un seul mot d'amour, quoiqu'il contraignit ses regards, et qu'il observât constamment dans toute sa conduite le respect délicat qu'on doit à une femme vertueuse, Laura n'en découvrit pas moins qu'elle étoit l'objet de sa

préférence, et elle en auroit peut-être été moins convaincue, s'il lui eût fait une déclaration.

Le baron découvrit très-probablement aussi, que Laura ne le voyoit point avec indifférence; car, quoique des femmes passionnément amoureuses aient réussi, dit-on, à cacher leur foiblesse durant des années aux yeux des hommes qu'elles aimoient, et même à leur persuader qu'elles les haïssoient, ce n'est guère que dans les romans qu'on peut trouver ces exemples; et, si on en rencontroit un par hasard dans le cours de la vie, il attesteroit un excès d'orgueil chez l'amoureuse, un excès d'amour chez le galant, et fort peu de bon sens chez l'un et l'autre; car dans toutes les occasions de puis les plus importantes jusqu'aux moindres bagatelles, nos manières avec les objets de nos affections diffèrent visiblement, malgré nous, de celles dont nous usons avec les personnes qui nous sont indifférentes, et nos efforts pour éviter ou déguiser cette différence, décèlent

à l'observateur le sentiment dont nous voudrions lui faire un mystère; il est beaucoup plus aisé de feindre l'amour qu'on ne sent pas, que de cacher celui qui existe.

Carlostein, également convaincu que Laure avoit de l'inclination pour lui et de l'aversion pour son mari, ne pensa point à tirer parti de ces découvertes. Il respectoit Laure, et ne desiroit point un succès qu'il ne pouvoit obtenir qu'aux dépens de sa paix et de son bonheur. Il étoit très-persuadé qu'un moment de foiblesse, en supposant que Laure en fût susceptible, seroit suivi de remords durant le reste de sa vie; et que ni son amour pour lui, ni tous les sophismes qu'il pourroit employer pour la séduire, ne réussiroient à effacer ses principes, au point de la faire persister dans un commerce dont sa vertu auroit horreur.

D'après ces réflexions, Carlostein auroit sans doute agi plus sagement, s'il eût quitté Naples et renoncé totalement à une relation dont il sentoit le danger; mais ne connoissant plus d'autre plaisir que celui de

converser avec Laure, le baron ne la quit-
toit jamais qu'avec un violent desir de la
revoir, et la renonciation dont nous venons
de parler, étoit au-dessus de ses forces; il
tâcha donc de cacher la passion *qu'il ne
pouvoit pas vaincre.*

CHAPITRE LVI.

ZELUCCO auroit eu , peut-être , quelque soupçon des sentimens mutuels de Laure et de Carlostein , si l'ancien objet de sa jalousie n'avoit pas continué à fixer son attention. Il étoit récemment revenu de Rome à Naples , et comme Laure paroissoit souvent en public depuis l'arrivée de son frère , l'Italien qui ne manquoit jamais de l'aborder lorsqu'il la rencontroit , en trouva fréquemment l'occasion.

Laura vint un jour à une assemblée nocturne avec la signora Sporza , son mari , son frère et le baron. Dès que l'Italien l'aperçut , il s'approcha d'elle et commença , selon son usage , une conversation. Laure aperçut dans les yeux de Zelucco la colère qu'il tâchoit de dissimuler. Ne trouvant d'autre expédient que de quitter l'assemblée , elle se leva ; mais celui qu'elle vouloit éviter lui présenta la main.

Laura feignant de ne pas s'en être aperçue , se tourna vers son mari , qui pria Carlostein de la conduire jusqu'à sa voiture. Laura lui présenta la main ; mais l'Italien s'en saisit. « Je crois , monsieur, » lui dit Carlostein , que madame me destinait cet honneur. » Pour terminer promptement cette contestation , Laura prit le bras de son mari , et le pria de vouloir la conduire lui-même , il lui donna la main et elle partit.

A l'issue de l'assemblée , l'Italien traversant rapidement un corridor , s'embarrassa les jambes dans l'épée de Carlostein , qui lâcha son ceinturon et lui fit une sorte d'excuse , à laquelle l'Italien répondit indécemment : « Débarrassez le passage , monsieur. » Le baron , piqué de cette insolence , lui répondit , en le poussant avec vigueur , débarrassez-le vous-même ; l'Italien tira son épée , et poussa une botte au baron. Carlostein , sans tirer du fourreau la sienne qu'il tenoit à sa main , para , riposta , blessa violemment du bout de son

fourreau le coin de l'œil de son adversaire , et d'un second coup lui fit sauter l'épée de la main.

Le baron replaça froidement son épée , et gagna sa voiture , où il trouva la signora Sporza et le capitaine Seidlits , qui proposèrent de faire une promenade sur le bord de la baie , en attendant l'heure de se rendre au souper chez Zelucco. Carlostein y consentit , et ne dit pas un mot de son aventure.

Dans ces entrefaites , un des domestiques de Zelucco , ayant entendu raconter confusément la rixe , accourut dans la salle où madame de Seidlits , Laure et Zelucco causoient ensemble. Il leur apprit que l'Italien et le baron s'étoient battus en sortant de l'assemblée , que l'un des deux étoit dangereusement blessé , et l'autre tué roide.

Lequel des deux est tué , dit Zelucco ?

Je n'en sais rien , répondit le valet ; mais il est certain qu'il y en a un de mort. Zelucco lui commanda d'aller s'en informer.

Il venoit de sortir lorsque Carlostein entra, donnant la main à la signora Sporza, et suivi du capitaine Seidlits. Mais Laure avoit été si violemment frappée de la nouvelle du laquais, qu'après avoir, en vain, tâché de cacher son agitation, elle tomba de son siège, et perdit tout-a-fait connaissance. On la porta dans son lit où elle fut long-tems très-souffrante; et, quoique sa mère l'eût informée du fait, dès qu'elle en sut les circonstances, elle ne laissa pas d'être, durant toute une semaine, hors d'état de quitter la maison.

Comme Laura s'étoit évanouie à l'instant où Carlostein avoit paru, Zelucco se persuada que le motif de sa violente agitation étoit la crainte que l'Italien n'eût succombé dans le combat, et que sa crainte avoit été confirmée par l'arrivée de Carlostein. Cette opinion suffisoit pour lui rendre la compagnie du baron plus agréable. En effet il l'invita plus souvent, parce qu'il présumoit que sa présence déplairoit à Laure, et cette opinion lui parut

d'autant plus probable, que Laure, qui connoissoit le véritable motif de son évanouissement, décela depuis cette aventure plus de contrainte et d'embarras en présence du baron, qu'elle n'en avoit montré précédemment.

Zelucco en conclut qu'elle avoit pris Carlostein en aversion depuis sa querelle avec l'Italien.

Le coup qu'il avoit reçu près de l'œil, produisit une inflammation qui l'obligea de garder sa chambre durant plusieurs semaines; et quelques-uns de ses amis eurent l'imprudence de répandre qu'il se proposoit d'exiger, lorsqu'il seroit rétabli, une satisfaction de Carlostein, pour l'insulte qu'il en avoit reçue. Le baron eut le bon esprit de mépriser ces propos. Il résolut de régler sa conduite sur celle que tiendrait avec lui l'Italien; mais le capitaine Seidlits ne se comporta pas avec la même modération.

Dans une compagnie où se trouvoit le capitaine, on parla de l'aventure de l'Italien, et un de ses amis la raconta avec des

circonstances qui n'étoient point conformes à la vérité. Seidlits interrompant l'historien, lui dit : Ce n'est pas probablement de la partie intéressée que vous tenez ces détails ; car elle sait que l'affaire s'est passée d'une manière fort différente. Ne conviendrez-vous pas , monsieur , reprit l'autre , que l'épée du baron étoit dans le fourreau ? J'en conviens , dit Seidlits. Et n'étoit-il pas très-offensant , continua l'autre , de s'en servir ainsi ; pourquoi ne l'a-t-il pas tirée ? C'est un présent , reprit Seidlits , qu'il a reçu du roi son maître ; il respecte cette arme, et n'aime point à la tirer dans des petites occasions.

Cette conversation n'alla pas heureusement plus loin. Mais Laure en fut informée.

La première fois qu'elle vit son frère , elle le blâma d'avoir fait une réponse hautaine qui pouvoit occasionner des suites fâcheuses.

= Je suis désolé , ma sœur , lui répondit Seidlits , de vous avoir déplu ; mais , pour

les suites , je ne les crains pas ; et je suis sûr que le baron ne les craint pas davantage.

La signora et monsieur N. , les seuls présens à cette conversation , observèrent au capitaine Seidlits qu'il pouvoit considérer avec indifférence le ressentiment prononcé d'un ennemi loyal ; mais qu'ils l'invitoient à ne point oublier qu'en Italie on employoit habituellement , pour venger les injures , des moyens contre lesquels le courage étoit d'un foible secours. La signora ajouta même qu'avec l'Italien auquel Carlostein avoit eu affaire , on n'avoit point à redouter d'autre vengeance.

Sur cette observation , Laura changea de couleur et sortit brusquement de la chambre ; mais pas assez promptement pour cacher à la signora la violence de son agitation. Ce fut dans cette occasion qu'elle soupçonna pour la première fois le penchant de Laure pour Carlostein. Tandis qu'elle étoit absente , monsieur N. sortit , et lorsqu'elle reparut , la signora vit changer ses soupçons en certitude ; car , malgré

le soin avec lequel Laura avoit essuyé ses larmes, leurs traces étoient encore très-visibles.

CHAPITRE LVII.

L'OBSERVATION de la signora Sporza au sujet de l'Italien blessé par le baron , et aux moyens de vengeance dont il étoit capable , firent dans l'imagination de Laura une impression profonde. Elle se représentoit Carlostein exposé à un danger imminent , dont elle se considéroit comme la première cause. Elle craignoit que la rancune de l'Italien ne fût encore stimulée par l'imprudence de son frère , et son imagination tourmentée passoit douloureusement en revue tous les accidens qui pouvoient résulter de cette aventure.

Zelucco lui dit un soir qu'il se proposoit d'aller le lendemain à Cazzoli , et de traverser la baie entre cette ville et Baya ; comme vous avez paru curieuse , ajouta-t-il , de voir le pont de Caligula , les bains de Néron , la tombe d'Agrippa , et les

autres ruines de cet ancien séjour de la magnificence, j'imagine que vous ne serez point fâchée d'être de la partie. Laure l'accepta; mais s'étant couchée avec les idées lugubres qui assiégeoient depuis quelques jours son imagination, elle fut tourmentée toute la nuit par des songes de même espèce. Elle crut voir Carlostein étendu, pâle et baigné dans son sang. Elle voulut lui donner des secours, mais elle en fut empêchée par les regards menaçans de Zelucco qui vomissoit contre elle un torrent d'injures. Laura se sentit le matin si fatiguée de ces visions sanglantes, qu'elle résolut de ne point accompagner son mari dans son excursion.

Un peu après son lever, Zelucco lui envoya dire qu'il l'attendoit pour déjeuner avec son frère. Seidlits étoit venu par hasard plus matin que de coutume; et, lorsqu'il aperçut sa sœur, il lui apprit qu'il se proposoit, ainsi que le baron, de l'accompagner à la baie. Laura ayant voulu s'excuser d'être de la partie; quelle est donc,

lui dit Zelucco , cette nouvelle fantaisie ? hier vous paroissiez si bien disposée.... Elle continuoit à s'en défendre ; mais Zelucco soupçonnant que son refus n'avoit pour motif que d'éviter la compagnie de Carlostein , ne voulut point écouter ses excuses , il partit avec elle dans son carrosse , et les deux militaires les accompagnèrent à cheval. Après avoir parcouru quelque tems cette superbe côte , Zelucco dit à Seidlits qu'il vouloit lui faire voir un endroit très-curieux ; mais comme il étoit un peu éloigné , et d'un accès difficile , il pria Carlostein de tenir compagnie à Laura jusqu'à leur retour.

Zelucco fit cette proposition dans le dessein de vexer Laure , en la laissant seule avec l'homme qu'elle detestoit ; Seidlits l'accepta , parce qu'il imaginoit que sa sœur ne seroit point fâchée du tête-à-tête ; Laura en fut surprise , et Carlostein très-satisfait.

Lorsque Seidlits et Zelucco furent partis , Laure et Carlostein marchant len-

tement sans regarder devant eux, et sans dire un mot, arrivèrent à un banc ombragé d'arbres, d'où on pouvoit contempler avantageusement la beauté du paysage. Ici le baron parut craindre que Laura ne fût fatiguée; elle s'assit, et il prit place à côté d'elle.

Assis l'un auprès de l'autre, ils paroisoient absorbés dans leurs réflexions, et très-peu disposés à jouir de la scène sublime que la nature présentoit à leurs regards. Leur embarras mutuel jetoit tant de confusion dans leurs idées, qu'ils cherchoient vainement à entamer un sujet de conversation. Carlos'ein essaya plusieurs fois de rompre le silence, et tout se terminoit par une demande indifférente, à laquelle Laura répondoit laconiquement; elle avoit été si épouvantée de ses songes, qu'elle ne pouvoit ni s'occuper, ni parler que de ce qui y avoit des rapports. Le caractère pétulant de son frère l'inquiétoit, elle craignoit qu'il ne s'attirât des affaires fâcheuses; faisant enfin un effort, elle parvint à rompre le silence.

Je crains, monsieur, dit-elle au baron, que vous n'ayiez dans mon frère un ami fort imprudent.

Madame, répondit Carlostein, je considère votre frère comme mon meilleur ami, et je n'oublierai jamais que je lui dois la vie.

Je ne me propose point, reprit-elle en forçant un sourire, de desserrer les liens de votre amitié mutuelle; mais mon frère s'exprime quelquefois avec une légèreté qui peut entraîner des suites funestes, et c'est de son ami dont il écoutera plus volontiers les conseils.

J'ignore, madame, répartit Carlostein, en quoi consistent ses imprudences.

Les expressions dédaigneuses, continua Laure, sont très-certainement les plus offensantes.

Cela est parfaitement vrai, répondit Carlostein.

= Et c'est de ces sortes d'injures, dit Laura, que les hommes sont plus jaloux de se venger. Le baron en convint.

= Mon frère , reprit Laure en hésitant , a donc fait une grande imprudence en répondant . comme il l'a fait , dit-on , au sujet de votre affaire.

= Je suis persuadé , madame , reprit le baron . qu'on ne vous a pas rendu exactement la chose. Seidlits , quoique très-indifférent sur les dangers , est incapable d'offenser et de provoquer personne.

On m'a dit , reprit Laure , qu'en parlant récemment de votre désagréable aventure , il avoit employé des expressions capables de réveiller chez votre adversaire une rancune qui sembloit assoupie.

C'est lui , dit le baron , qui s'est attiré son accident , il ne peut s'en prendre qu'à lui-même ; et je suis persuadé qu'il en conviendra dans toutes les occasions. Au reste , quelle que soit à cet égard sa résolution , c'est à lui d'y réfléchir avant de la prendre ; mais , quant à Seidlits , cette ridicule affaire ne mérite point d'occuper son attention.

Mais l'amitié , dit Laure , devroit lui

faire considérer que des expressions de mépris peuvent exciter une sorte de vengeance dont l'adresse et le courage ne peuvent point garantir. Elle prononça ces derniers mots d'une voix tremblante, une larme cherchoit à s'échapper de son œil : il ne réfléchit pas , ajouta-t-elle en faisant un dernier effort, au regret et à la douleur qu'il éprouveroit lui-même, si son imprudence devenoit fatale. Ici la voix lui manqua tout-à-fait ; son embarras et sa confusion augmentèrent, et il lui fut impossible d'articuler un mot.

Carlostein ne pouvoit plus se dissimuler le motif de son inquiétude , ni celui de sa confusion ; mais , quoique délicieusement flatté de cette découverte , il eut la délicatesse d'affecter de ne point s'en apercevoir. L'amitié de votre frère , lui dit-il, a été pour moi une source de bonheur, et rien ne pourroit jamais me consoler, si elle lui devenoit personnellement funeste. Soyez sûre que je prendrai toutes

les précautions capables de prévenir un danger dont j'avoue cependant que je ne vois aucune apparence.

Laura le remercia d'un geste de la tête. Quoiqu'un peu remise de son agitation, elle ne se sentoit point encore assez raffermie pour prendre sa part de la conversation ; elle quitta son siège et ils revinrent sur leurs pas en silence. Carlostein voulut faire remarquer à Laura quelques beautés du paysage ; mais la manière dont elle lui répondit, attestoit qu'elle étoit peu disposée à s'occuper pour le moment de pareilles observations.

Ils aperçurent Seidlits et Zelucco qui revenoient, et ils allèrent silencieusement à leur rencontre.

Zelucco qui les regardoit venir, conclut que leur tête-à-tête avoit été tel qu'il le desiroit, et il attribua la mélancolie que Laura tâchoit en vain de bannir, au dépit d'être restée seule avec Carlostein.

Durant tout le tems qu'ils furent à l'auberge, Zelucco maintint constamment

la conversation sur les sujets qu'il croyoit propres à tourmenter et déconcerter son épouse , sans que ses compagnons de voyage pussent deviner son intention.

Savez-vous, dit-il à Carlostein , comment va l'œil de votre adversaire ?

= On dit , répondit Seidlits , qu'il est encore fort enflammé.

On m'a dit à moi , reprit Zelucco en fixant Laura , qu'il couroit grand risque d'être borgne.

= A Dieu ne plaise ! dit Laura sans apercevoir l'intention de son mari.

= En seriez-vous fort affligée , lui dit Zelucco ?

= Mais , reprit-elle , je serois fâchée de voir arriver un pareil accident à qui que ce soit , et particulièrement pour une affaire semblable.

Ma foi , baron, dit Zelucco à Carlostein, vous voilà brouillé avec toutes les femmes; elles ne vous pardonneront pas de les avoir privées des tendres œillades de ce mignon. En revenant à la ville, l'obligeant

mari proposa sa place à Carlostein dans sa voiture, parce qu'il vouloit, disoit-il, prendre un peu l'exercice du cheval.

Laura fut très-déconcertée de cet arrangement. Le souvenir de sa conversation avec Carlostein, et le premier mouvement de plaisir dont elle ne put pas se défendre, lorsqu'elle entendit la proposition de Zelucco, déterminèrent la vertueuse Laure à éviter cette nouvelle épreuve. J'ai quelque chose à vous communiquer, dit-elle à son frère en lui tendant la main, et vous m'obligerez de revenir avec moi dans la voiture. Volontiers, dit Seidlitz en lui prenant la main. J'ai, dit-il à Zelucco, une querelle à vider avec votre femme, et elle veut profiter de l'occasion pour faire la paix. Il monta dans la voiture, laissant le baron à ses regrets, et Zelucco à sa colère.

Quoique Laura s'applaudit de cette victoire de sa raison, lorsqu'en passant auprès de Carlostein, elle aperçut son air de tristesse, son cœur lui dit que, si Zeluceo

s'avisait de renouveler sa proposition, elle devoit obéir sans résistance.

Ayant à souper chez lui madame de Seidlits, la signora Sporza et ses deux compagnons de voyage, Zelucco fut forcé de dissimuler sa colère. Il affecta l'air de la gaieté, et eut pour sa femme les plus obligeantes attentions; mais Laura le connoissoit trop, malheureusement. Elle lisoit dans son cœur; et sa dissimulation parut si odieuse à son ame ingénue, que, malgré sa crainte d'inquiéter madame de Seidlits, elle quitta la table et se retira dans sa chambre, sous le prétexte d'une indisposition.

Madame de Seidlits vouloit passer la nuit auprès d'elle; mais on lui observa qu'étant elle-même dans un état de santé très-vacillante, elle ne devoit point s'exposer à se rendre tout-à-fait malade, et la signora Sporza offrit de la remplacer. Elle y consentit, à la grande satisfaction de Laura, qui se vit avec plaisir débarrassée de son mari jusqu'au lendemain.

C H A P I T R E L V I I I.

LLA haine de Zelucco pour la signora Sporza n'étoit point ralentie; mais, en attendant l'occasion de la satisfaire, il dissimuloit soigneusement, et la traitoit avec toute l'apparence de la considération due à une parente de son épouse. La signora n'étoit point sa dupe; elle lisoit dans son ame, et le détestoit encore plus qu'elle n'en étoit haïe. Craignant toutefois d'inquiéter madame de Seidlits, elle observa de ne jamais lui parler de son gendre; mais avec Laure, qu'elle voyoit malheureuse et qu'elle soupçonnoit fortement de partager son aversion pour Zelucco, elle se contraignoit beaucoup moins. Laura ferma l'oreille à toutes ses insinuations, et ne lui fit jamais sur ce sujet la moindre confidence.

Quoique cette réserve gênât infiniment

la signora , et qu'elle eût été plus satisfaite de pouvoir s'exprimer sur le compte de Zelucco franchement , elle respectoit les motifs et la prudence de sa jeune amie. Elle la voyoit avec chagrin tomber dans la mélancolie , et , quoiqu'elle soupçonnât son inclination pour Carlostein , et la passion du baron pour elle , loin de considérer cette circonstance comme un supplément aux malheurs de Laure , elle croyoit qu'un attachement de cette espèce , étoit un excellent antidote contre le chagrin dont elle la jugeoit dévorée.

J'ai déjà observé que le système de la signora sur ces articles , n'étoit pas des plus austères ; car , malgré sa confiance dans la vertude Laure , elle ne pouvoit pas se dissimuler le danger d'un pareil attachement ; mais il paroît qu'elle s'embarassoit médiocrement du danger , quel qu'il fût , pourvu qu'il pût distraire son amie de son affreuse situation , et l'indemniser un peu de sa triste relation avec un mari jaloux et maussade.

Zelucco n'avoit point de plus implacable ennemi que lui-même. Envieux et acariâtre, il étoit toujours en quête de quelque nouveau sujet de peine ou d'inquiétude. Deux idées le tourmentoient principalement, l'aversion de Laura pour lui, et son inclination pour un autre. Il n'y avoit contre le premier de ces inconvéniens, d'autre remède que celui d'abjurer ses vices, de devenir homme de bien, et cette métamorphose étoit impossible. Il n'étoit pas plus aisé de parer au second ; car, pour détruire les soupçons d'un jaloux et prévenir leur retour, il faudroit le refondre. Cette odieuse passion n'aigrit pas seulement le caractère, elle détruit totalement le bon sens et la raison.

Le refus que Laure avoit fait d'aller à Puzzoli, lorsqu'elle sut que Carlstein seroit de la partie, la préférence qu'elle avoit donné à la compagnie de son frère au retour, sa sortie de table au commencement du souper, et sa mélancolie constante depuis l'aventure de l'Ita-

lien avec le baron, étoient, dans l'opinion de son mari, des preuves incontestables d'aversion pour Carlostein, et d'attachement pour son adversaire.

Zelucco étoit un de ces êtres malveillans dont l'âme toujours agitée ne peut pas souffrir de voir les autres en paix. Laura feignit quelque tems d'être indisposée, pour rester dans son appartement, éviter la compagnie de son mari, et jouir de celle de sa mère et de la signora Sporza.

Lorsqu'elle fut un peu rétablie, elle reçut son frère; et lorsqu'elle commença à sortir, elle n'alloit que chez sa mère et chez la signora. Zelucco expliqua son indisposition et sa retraite, à sa manière ordinaire, et sa mauvaise humeur augmenta tous les jours. Tandis que Laure tâchoit un jour, en s'amusant à son clavecin, de distraire sa mélancolie, Zelucco l'entendit de son appartement, et lui envia probablement ce plaisir. Il entra brusquement chez elle, et s'étant assis ou plutôt jeté sur un siège vis-à-vis d'elle,

il la considéroit avec l'air de l'impatience et de la colère.

L'expérience avoit appris à Laure que, lorsqu'on lui parloit dans ses boutades, on s'attiroit toujours une réponse brutale ou désobligeante. Elle garda le silence, et continua de jouer un air dont la mélodie auroit adouci un cœur moins sauvage.

Vous avez, madame, dit-il, un goût décidé pour la musique italienne.

= J'en conviens, répondit-elle, en tâchant de sourire, et elle continua de toucher son instrument,

Vous préférez, à ce que j'ai pu voir, tout ce qui appartient à l'Italie.

= Non pas tout généralement, répondit-elle, en quittant son clavecin; mais, quant à la musique, celle d'Italie a généralement la préférence sur celle de toutes les autres nations.

= Vous êtes cependant moitié allemande, reprit Zelucco.

Plus de moitié, répondit Laura, je suis

née, et j'ai été élevée dans le pays de mon père.

Il est assez extraordinaire que vous n'ayiez pas un peu de bienveillance pour vos compatriotes.

J'ai pour eux, dit Laure, la plus haute estime. Les Allemands sont généralement considérés comme une nation brave et estimable.

Mais vous trouvez les Italiens plus agréables, n'est-ce pas, dit-il en traînant sur le dernier mot ?

= Laure ne fit point de réponse. Elle reprit son clavecin dans l'espoir de mettre fin à un dialogue qui lui déplaisoit, quoiqu'elle ne comprît point à quoi son mari vouloit faire allusion.

Zelucco se leva brusquement, et, après s'être promené quelque tems à grand pas dans la chambre, il s'arrêta en face de Laure et lui-dit : = Vous détestez le baron Carlostein, madame, n'est-ce pas ?

Pourquoi le détesterois-je, monsieur, répondit Laure en rougissant, et fort dé-

concertée? Oui, madame, vous le détestez.

= Je voudrois, reprit-elle, n'avoir sujet de haïr personne.

Et quelle raison avez-vous de le haïr, madame?

= Je n'ai point dit que c'est lui que je hais, repartit-elle avec un mouvement d'indignation.

Oh! non; vous ne l'avez pas dit, reprit Zelucco; mais vous l'avez prouvé par votre conduite.

Je ne comprends point, monsieur, ce que vous voulez dire.

= Pourquoi avez-vous refusé de le recevoir dans votre voiture, en revenant de la baie?

Je voulois causer avec mon frère,

= Il y a un certain personnage à qui vous auriez donné la préférence sur l'un et sur l'autre.

= Je ne le crois pas, dit Laure.

= Mais je le crois, moi, reprit Zelucco; et j'en suis sûr. Il a le bonheur de vous intéresser plus que tout le reste de

l'univers ; et c'est par rapport à lui , que Carlostein a encouru votre disgrâce.

Laura ne put entendre prononcer son nom sans être émue ; elle rougit et répéta d'une voix altérée. = *Ma disgrâce.*

Oui , madame , reprit Zelucco , en haussant la voix , votre disgrâce : elle est fort évidente. Vous rougissez de colère en entendant prononcer son nom. Mais je suis bien aise que vous sachiez que je l'estime ; je voudrois que le coup qu'il a porté à votre mignon , lui eût traversé la cervelle ; et , ajoutant le geste à cette violente acclamation , il brisa d'un coup de sa canne une glace du salon , et sortit laissant Laura moins surprise qu'indignée de sa conduite ridicule et méprisable.

Zelucco étoit sujet, comme tant d'autres violens personnages , à briser ses meubles dans des accès de colère. Mais Laura ne l'avoit point encore vu si enflammé. Elle se félicita toutefois que ses soupçons , puisqu'il falloit qu'il en eût , tombassent sur un homme qui lui étoit très-indifférent.

Un domestique étant entré dans la chambre comme Zelucco en sortoit, Laura lui dit de faire immédiatement remplacer la glace, qui avoit été cassée par accident; et elle alla passer chez la signora Sporza le reste de la journée.

CHAPITRE LIX.

JUSQU'A l'époque de cette scène, Laure avoit réussi à cacher les emportemens de son mari à ses domestiques. Mais il avoit parlé si haut dans la dernière occasion, qu'une des femmes de Laure, occupée dans une chambre voisine, entendit presque tout le dialogue.

Ne trouvant dans la maison personne à sa convenance pour se débarrasser d'un secret qui lui pesoit infiniment, elle courut chez la signora Sporza l'informer de cette découverte intéressante ; et, comme elle n'avoit pas tout entendu très-distinctement, elle y ajouta des détails de son invention, et en composa une scène suivie de violence et de brutalité de la part de Zelucco, et de patience et de résignation de la part de son épouse.

Lorsqu'elle eut achevé sa narration, la

signora dit en français, que l'historienne n'entendoit pas :

Voilà un homme fait exprès pour être cocu. Elle invita toutefois la femme de chambre à garder le silence sur une aventure dont la publicité pourroit occasionner beaucoup de chagrin à sa maîtresse, et lui recommanda particulièrement de n'en point parler à madame de Seidlits. La suivante très-attachée à Laure, et un peu soulagée par sa première relation, prit cet engagement avec la ferme résolution de l'accomplir.

Comme elle sortoit, on annonça le baron ; et la signora ne tarda pas à prouver par sa propre expérience qu'il est plus facile de donner que de suivre un bon conseil. Elle étoit encore si émue de ce qu'elle venoit d'apprendre, qu'elle imita la suivante, et raconta le tout à Carlöstein qui en fut plus affligé que surpris. Ses observations sur le caractère de Zelucco, et sur sa conduite dans la partie de Puzoli, l'avoient convaincu qu'il vivoit mal

avec son épouse, et qu'il devoit se passer entre eux des scènes déplaisantes.

Après avoir donné l'essor à son indignation contre Zelucco, la signora s'attendrit sur le sort de sa jeune amie, et ses larmes couloient en abondance; lorsque Laure entra sans être annoncée. Comme elle paroissoit desirer vivement que son amie l'informât du sujet de son affliction, Carlostein sortit pour ne point gêner cette explication par sa présence.

Après son départ, Laura pressa son amie de lui confier le sujet de sa peine. La signora s'en défendit, et Laure parut affligée de ce manque de confiance. Vous voulez, lui dit la signora, savoir le sujet de mon chagrin; mais avez-vous eu pour moi cette confiance? Oui, dit Laure, dans tout ce qui n'étoit personnel qu'à moi seulement. Prouvez-moi donc que vous me croyez votre amie.

= Je vous crois un ange, lui répondit la signora, je vous aime de toute mon ame; mais le misérable qui cause ma douleur

présente , est un monstre que je hais autant que je vous aime. Le reste de son discours indiqua clairement à Laure que son amie étoit informée de la dernière scène qu'elle avoit eue avec son mari , et qu'elle n'ignoroit point que Zelucco la traitoit habituellement fort mal.

Grand Dieu ! s'écria Laure : étoit - ce donc là le sujet de votre conversation avec le baron , lorsque je suis entrée ? La signora lui ayant déclaré la vérité, Laure la supplia d'écrire immédiatement à Carlostein , et de lui recommander le plus profond silence sur cette affaire , avec le capitaine Seidlits. Vous n'avez point d'idée , continua-t-elle , du caractère bouillant de mon frère , et des malheurs qui pourroient arriver , s'il étoit informé de ces circonstances.

La signora écrivit sur-le-champ , et Carlostein lui répondit qu'elle pouvoit être tranquille , que Seidlits ne sauroit jamais de lui un seul mot de ce qu'elle lui avoit confié.

Cette lettre calma l'inquiétude de Laure; et, ne pouvant plus nier tout-à-fait les torts de son mari, elle tâcha de les atténuer en assurant qu'on les avoit exagérés, et que son emportement, dans cette occasion, avoit été provoqué par une nouvelle très-désagréable qu'il venoit d'apprendre.

CHAPITRE LX.

DEPUIS l'indiscrétion de sa femme de chambre, Laure ne pouvoit plus suivre son premier plan, d'éviter les conversations relatives à son mari. La signora Sporza revenoit souvent sur ce triste sujet, et n'hésitoit point d'inviter son amie à ne point se rendre l'esclave des caprices d'un homme qu'elle ne pouvoit pas aimer, et dont elle n'étoit plus aimée. Le plus grand malheur qui pourroit vous arriver, disoit-elle à Laure, seroit un retour de tendresse de sa part, après vous avoir fait connoître la perversité de son caractère. Le mieux que vous puissiez faire, est d'informer votre mère et votre frère, de votre situation, de vous réunir et d'exiger un acte de séparation en bonne forme, qui vous délivre de votre indigne mari pour toujours.

Laure desiroit vivement cette séparation , mais elle étoit retenue par trois considérations. Il falloit informer de sa situation madame de Seidlits , qui n'auroit pas pu se dissimuler qu'elle avoit fortement contribué au malheur de sa fille ; et Laura aimoit trop tendrement sa mère , pour l'exposer à des regrets si douloureux : on ne pouvoit pas éviter d'en instruire son frère , qu'elle connoissoit très-capable de demander à Zelucco satisfaction de sa conduite avec elle , et cette démarche pouvoit avoir des suites funestes. D'ailleurs Laura se croyoit enceinte. Elle pria son amie de lui laisser le choix de sa conduite dans cette occasion , et lui déclara qu'elle ne lui pardonneroit jamais , si elle informoit sa mère ou son frère , des chagrins que son mari lui donnoit.

Mais , malgré toutes les précautions de Laure , si l'opulence de Zelucco et le faste de sa maison n'avoient pas fasciné les yeux de madame de Seidlits , si elle n'avoit pas été séduite par les attentions qu'il avoit

personnellement pour elle, la situation de sa fille n'auroit pas échappé à son attention. Quant au capitaine Seidlits, sa sœur lui paroissoit si aimable à tous égards, qu'il ne lui vînt jamais dans la pensée que l'homme qui la possédoit, et qui n'avoit pu avoir d'autre motif que l'amour, pour s'attacher à elle, pouvoit n'être pas satisfait de son acquisition; et, quoique l'air mélancolique et rêveur de Laure semblât quelquefois indiquer qu'elle n'aimoit pas peut-être son mari autant qu'il auroit été desirable, il considéroit cet inconvénient comme commun à beaucoup d'autres femmes et sans remède. Il tâchoit, en conséquence, d'éloigner de son imagination une idée qui l'auroit tourmenté, sans produire aucun avantage à sa sœur.

J'ai déjà observé que les excellentes qualités de Laure et ses talens acquis auroient fixé l'estime et l'affection de tout homme vertueux ou sensible; mais que son mari, à qui toutes les jouissances morales étoient inconnues, s'étoit dégoûté d'elle dès qu'il

avoit été familiarisé avec ses charmes. Les complaisances et les propos obscènes des courtisanes convenoient mieux à ses sens usés et à son cœur corrompu. Il cherchoit à distraire son ennui par la variété des jouissances ; mais ce palliatif impuissant laissoit des lacunes , durant lesquelles sa mauvaise humeur , toujours croissante , tomboit sur l'infortunée Laura qui , avant d'être son épouse , n'avoit jamais connu ni l'ennui , ni la mauvaise humeur.

J'ai aussi observé que Laura préféroit encore ses brusqueries, et même ses emportemens , aux dégoûtans accès de tendresse qui lui prenoient de tems en tems.

Un attachement qu'il forma vers ce tems-ci , parut , à beaucoup de gens , très-fâcheux pour son épouse ; et elle ne laissa pas de le considérer comme le plus heureux incident qui lui fût arrivé depuis son mariage.

C H A P I T R E L X I.

DEUX femmes vinrent fixer leur résidence à Naples; l'une étoit d'un âge mûr : et l'autre , remarquable par sa beauté , pouvoit avoir environ vingt-trois ou vingt-quatre ans. La plus jeune possédoit, disoit-on, une fortune médiocre dont elle vivoit honorablement. L'autre étoit sa tante, et veuve d'un officier qui l'avoit laissée dans la misère elle vivoit aux dépens de sa nièce. Elles se proposoient de passer quelques mois à Naples , pour y respirer un air plus pur que celui de Rome.

Tel fut le récit du banquier sur qui elles avoient un crédit ouvert, et il fut confirmé par des lettres adressées à différens particuliers de Naples.

La plus jeune étoit le fruit d'une intrigue galante , entre une fille de qualité de Gênes et un musicien. La chose se passa sans bruit. La demoiselle alla faire

ses couches , à la campagne , chez une parente , et on donna l'enfant en nourrice , à la femme d'un paysan. Le père alla résider à Venise , où il vivoit de sa profession et de l'argent qu'il recevoit de tems en tems de son ancienne amie. Ses demandes devinrent toutefois si fréquentes , qu'elle fut hors d'état d'y satisfaire. Il lui écrivit des lettres fort insolentes , et voyant que ses menaces ne produisoient pas l'effet qu'il en attendoit , il résolut d'aller prendre sa fille chez la nourrice , et de la transporter à Venise dans sa maison. Il y réussit avec l'aide de la fille qui prenoit soin de l'enfant. Lorsqu'il l'eut entre les mains , il se flatte que la mère ou ses parens lui fourniroient de l'argent en plus grande abondance. Mais il en arriva tout autrement ; la mère se retira dans un couvent , tomba malade , et mourut très - promptement. Ses parens n'ayant rien à ménager après sa mort , ne voulurent plus entendre parler ni du père ni de l'enfant. Le musicien avoit ,

comme la plupart de ceux de sa profession, des mœurs fort relâchées ou même fort corrompues, et vivoit avec une chanteuse de l'opéra, dont les principes étoient parfaitement analogues aux siens. Ce fut dans cette école que Nérine reçut sa première éducation. Elle avoit de la voix, et promettoit de devenir très-jolie. Le couple chantant se flattoit que ses charmes naissans produiroient bientôt un fort supplément au revenu de la famille. Mais Nérine n'étoit d'humeur à partager avec personne le produit de ses talens personnels. A peine âgée de quinze ans, elle abandonna son père et le territoire de la république avec un noble Vénitien, qui lui fit faire ses premières armes. Elle savoit l'histoire de sa naissance; mais, en conversation sur ce sujet, elle ne parloit jamais que de sa mère. On auroit dit qu'elle n'avoit jamais connu son père. Elle vécut avec le Vénitien tant que son argent dura; lorsqu'elle aperçut que la source commençoit à foiblir, elle le quitta pour un jeune Anglais. Quelque

celui-ci eût beaucoup d'argent à sa disposition, elle en vit bientôt la fin; et il eut le sort du Vénitien. Nerine, ensuite, alla s'établir à Rome, pour s'y faire une réputation. Elle prit à son service une femme âgée qu'elle prétendit être une parente de sa mère, et mena, quelque tems, une vie plus retirée et plus décente qu'on ne pouvoit l'attendre d'une fille de son espèce.

Tandis qu'elle jouoit ainsi la femme honnête, elle recevoit secrètement un certain cardinal dont elle espéroit tirer de quoi passer le reste de ses jours dans l'aisance, sans être réduite à chercher encore fortune ailleurs. Mais, avant qu'il eût terminé les arrangemens sur lesquels Nérine comptoit, son Eminence mourut subitement d'une indigestion du plaisir qu'il avoit pris la veille chez sa protégée.

Désespérée de cette mort imprévue, Nérine maudit mille fois les délais du cardinal, qui avoit manqué, selon elle, au premier de ses devoirs, en quittant ce monde avant de lui avoir assuré les

avantages qu'elle croyoit avoir gagné très-légitimement ; mais , comme il n'y avoit point de remède , elle résolut de suppléer promptement par le nombre de ses adorateurs , à ce que la mort d'un seul lui avoit fait perdre.

Dans ce nombre , il y avoit un jeune homme d'une des premières familles de Milan , qui devint passionnément amoureux d'elle. Nérine feignoit de partager son ardeur ; mais avec cette différence , que la flamme du Milanois se soutint , lorsque celle de Nérine s'éteignit faute d'alimens. Dès qu'elle aperçut le fond de sa bourse , et qu'il lui restoit peu d'espoir de la remplir promptement , ses caresses firent place à l'indifférence et à la froideur.

Le jeune homme au désespoir , et ne sachant comment faire pour ranimer la tendresse d'une femme dont il étoit plus épris que jamais , lui proposa le mariage au lieu d'argent qu'il ne pouvoit plus lui offrir.

Cette proposition fit une sorte d'impres-

sion sur Nérine , et rétablit passagèrement le jeune homme dans ses anciens privilèges ; mais , après avoir réfléchi plus mûrement aux avantages et aux inconvéniens de cette transaction , elle y renonça et fit avertir les parens du jeune homme, qu'elle berça d'espoir en attendant qu'ils vinssent l'en débarrasser. Ils accoururent, et l'agent de Nérine reçut une honnête récompense.

Après le départ de son infortuné soupirant , elle eut envie de voir la ville de Naples ; en conséquence , elle vint s'y établir, comme nous l'avons dit précédemment , avec sa tante supposée.

CHAPITRE LXII.

ZELUCCO ayant rencontré Nérine par hasard , fut frappé de sa beauté , et réussit sans peine à faire sa connoissance. Sa réputation d'opulence rendit l'aventurière très-attentive à chercher les moyens de lui plaire , et ses caresses artificieuses convertirent les desirs inconstans de Zelucco en passion violente.

Voulant toutefois cacher cette intrigue à sa femme et à sa famille , il observa des précautions ; ses visites , quoique fréquentes , furent toujours secrètes , et son commerce auroit pu être ignoré long-tems , si personne ne s'étoit plus occupé que Laure et ses parens de sa découverte. Laura reçut le même jour deux lettres anonymes de gens qui s'intituloient ses *amies sincères*. Ils l'informoient de l'intimité de Zelucco avec Nérine , et lui

indiquoient les moyens de le surprendre. L'une de ces amies sincères étoit une ancienne maîtresse de Zelucco , qui vouloit se venger de son inconstance ; l'autre étoit une femme qui , soupçonnant son mari d'être amoureux de Laura , la haïssoit sans autre motif , quoiqu'assurée que son mari n'obtiendrait rien d'elle. Ces deux bienveillantes créatures ne supposoient pas que Laure recevrait leur obligant rapport avec la plus grande indifférence. Elle jetoit leurs lettres au feu lorsque Zelucco entra chez elle.

= Vous paroissez , lui dit-il , fort empressée de brûler ces lettres ; c'est beaucoup moins , répondit-elle , par empressement que par indifférence.

= Oserois-je vous demander de qui elles viennent , en supposant toutefois qu'il n'y ait pas de mystère.

= C'en est un , lui dit Laure.

Vraiment , reprit Zelucco , en retirant du feu celle qui n'étoit point consumée ; ne pourrois-je pas être admis dans la con-

fidence ? Vous feriez mieux , lui dit froidement Laura , de ne point la lire.

= Pourquoi pas , répondit Zelucco ?

= Parce que la lecture en sera aussi peu satisfaisante , que le moyen de vous la procurer est peu honnête.

Vous craignez donc , dit Zelucco , que que je la lise.

= Je n'ai sur ce sujet , reprit Laure en s'avancant vers la porte , ni crainte ni inquiétude.

Un moment , madame , s'écria Zelucco , qui avoit reconnu l'écriture et aperçu le nom de Nérine au milieu de la page. Je n'ai pas la moindre envie de lire ce griffonnage. J'étois seulement surpris que vous affectassiez de n'en pas connoître l'auteur.

= Il n'y a point d'affectation , car l'auteur m'est absolument inconnu.

= Comment , ces lettres ne sont point signées ?

= Non , monsieur , elles ne le sont pas.

= C'est quelque plaisanterie , ou peut-

être une méchanceté, reprit Zelucco, en jetant au feu le fragment qu'il en avoit tiré.

= Cela peut-être, dit Laure, en sortant de la chambre.

Zelucco avoit reconnu l'écriture de son ancienne maîtresse, dont il n'ignoroit pas la violente jalousie. Le nom de Nérine qu'il aperçut au milieu de la page, lui expliqua ce que la lettre devoit contenir, et il ne put pas se défendre d'être un peu honteux d'avoir trahi de ses soupçons injustes sur son épouse, au moment où elle venoit d'être informée de son infidélité.

Depuis cette aventure, Zelucco eut durant quelque tems plus d'attentions pour Laure, et parut moins maussade qu'à son ordinaire; Laure, de son côté, eut l'air d'avoir parfaitement oublié les lettres anonymes, et évita même dans la conversation, tout ce qui pouvoit tendre à en rappeler le souvenir.

Vers ce tems là, monsieur N. détermina le capitaine Seidlits à parcourir avec lui

les deux Calabres, et quelques autres parties du royaume de Naples. Carlostein s'en défendit en disant qu'il se proposoit de faire son tour d'Italie, après le départ du capitaine qui devoit le précéder en Allemagne.

Zelucco devenoit tous les jours plus épris de Nérine. Il passoit avec elle la plus grande partie de son tems, et jamais Laure n'avoit été, depuis son mariage, si heureuse et si tranquille. Son mari ne mettoit plus sa vanité à la montrer en public. Il trouvoit bon qu'elle vécût avec madame de Seidlits et la signora Sporza, tandis qu'il passoit sa vie avec Nérine. Laure n'avoit d'autre société que sa mère, son amie et le baron. Elle le voyoit presque tous les jours, et il lui arrivoit souvent de se trouver tête-à-tête avec lui chez la signora. Persuadée que rien ne pouvoit servir plus efficacement que la compagnie et la conversation de Carlostein à distraire Laura de sa profonde mélancolie, l'indulgente signora en faisoit naître fréquem-

ment les occasions avec tant d'adresse, qu'elles ne sembloient jamais avoir été concertées. La signora exposoit ainsi très-imprudemment sa jeune amie, sans autre motif que le plaisir de la voir un peu plus gaie. Quant à Zelucco, elle trouvoit qu'il méritoit amplement tout ce qui pouvoit arriver de pire ; mais elle ne considéroit pas que, si dans la situation délicate où Laure se trouvoit très-souvent, elle avoit eu le malheur de commettre une faute essentielle, jamais cette femme vertueuse ne se la seroit pardonnée, et qu'elle auroit été déchirée de remords durant le reste de sa vie.

Jamais femme ne fut plus dangereusement exposée. Elle avoit pour son mari une aversion fondée, qu'il augmentoit chaque jour par des brusqueries, des mauvais procédés et des soupçons injustes. Tandis qu'il lui donnoit l'exemple de l'infidélité, un homme aimable, séduisant, éperdument amoureux d'elle et l'objet de son inclination, lui faisoit constamment la cour, et souvent tête-à-tête.

Elle reçut encore une lettre anonyme. On l'informoit que son mari et un de ses compagnons de débauche , (devoient aller passer quelques jours à Casserta avec Nérine et une autre femme de même espèce.

Laure la jeta au feu , et ne s'en inquiéta pas plus que des précédentes.

Ce même jour Zelucco , par pur caprice et sans le moindre prétexte , insulta grossièrement son épouse ; il lui dit que son favori, c'est-à-dire l'Italien blessé par le baron , l'avoit abandonnée et venoit de partir pour Venise. C'est là probablement , ajouta-t-il, ce qui cause votre langueur ; et comme elle ne répondit pas , il prétendit que son silence étoit dicté par la vanité et l'insolence.

Vous vous trompez , répondit Laure ; jamais je ne fus insolente , et jamais je n'eus moins de raisons d'être vaine.

Je me taisois par mépris pour une accusation qui doit vous paroître absurde à vous-même.

Par mépris , s'écria Zelucco en fureur.

= Oui , reprit-elle , par mépris pour une accusation injuste.

Votre mépris , madame , est affecté , dit Zelucco ; mais votre douleur est réelle.

Oui, ma douleur est très-réelle, répondit Laura fondante en larmes.

Après avoir ricané brutalement de ses larmes et de la cause qu'il leur supposoit , il lui dit qu'il alloit passer quelques jours à la campagne , pour lui laisser le loisir de déplorer la perte de son mignon.

C H A P I T R E L X I I I.

A P R È S son départ, Laura fut quelque tems absorbée dans la douleur; mais, dans la crainte que sa mère ne vînt et n'aperçût les traces de ses pleurs, elle alla chez la signora Sporza pour avoir le tems de reprendre courage, avant de rencontrer madame de Seidlits.

Le domestique ignorant que Carlostein étoit avec sa maitresse, introduisit Laure sans l'annoncer, et elle les trouva causant ensemble.

= Comme vous entriez, dit-elle à Laure, je demandois au baron la permission d'écrire une lettre pressée, et j'espère que vous voudrez bien lui tenir compagnie.

Carlostein apercevant sur la physionomie de Laure les traces occasionnées par la scène récente, en présuma facilement la cause. Il ne lui fit point de questions; mais ses yeux lui peignoient éloquemment

son inquiétude et l'intérêt qu'il prenoit à ses peines. Plût à Dieu , lui dit-il , après avoir gardé long-tems le silence , qu'il fût en mon pouvoir d'adoucir vos chagrins et de contribuer à votre bonheur !

A mon bonheur , reprit Laura en levant tristement les mains et les yeux vers le ciel !

Oui, madame , à votre bonheur, repartit Carlostein ; à votre bonheur auquel je sacrifierai toujours le mien avec plaisir , et qui m'intéresse mille fois davantage.

Ah ! pourquoi votre riante perspective seroit-elle obscurcie par les orages dont la mienne.... elle s'arrêta, et changeant de propos : J'ai l'esprit troublé , lui dit-elle , et ne sais plus ce que je voulois dire.

Depuis long-tems , madame , j'aperçois avec douleur que vous n'êtes pas heureuse dans toutes vos relations ; mais il vous en reste encore dans lesquelles vous pouvez mettre votre confiance. Vous avez une mère et un frère qui vous adorent , et des amis qui braveroient les fatigues et les dangers pour vous servir.

Mon frère, dit Laura, m'a appris à évaluer son ami. Cette leçon a commencé dès mon enfance, et je n'entreprendrai point de paroître indifférente à l'intérêt que je vous inspire. Mais une suite d'incidens sinistres m'a dévouée irrévocablement au malheur, et tous les efforts de mes amis ne peuvent plus changer mon sort. Le bonheur et la paix ont fui loin de moi pour toujours. Ici l'infortunée Laura fondit en larmes ; Carlостein en versoit sur sa main, et Laura ne s'apercevoit pas seulement qu'il la tenoit dans la sienne.

Il tâcha de lui présenter quelques motifs de consolation, et il ajouta qu'il sacrifierait volontiers sa fortune et sa vie pour adoucir sa situation.

Hélas ! reprit Laura, le comble de mon malheur est de sentir que vous ne pouvez rien pour moi. Je suis convaincue que votre généreuse amitié feroit pour moi avec ardeur tout ce qui est possible ; mais je suis liée irrévocablement, et le monde entier ne romperoit pas mes horribles chaînes.

Oh ! la plus adorable des femmes , reprit le baron ; pourquoi ne vous ai-je pas plutôt connue ? J'ai entendu vanter souvent Laura Seidlits que j'avois vue dans son enfance ; mais , hélas ! que j'étois loin d'imaginer toutes ses perfections.

De pareilles déclarations prononcées avec l'accent de la vérité et de la passion , par un homme qui lui paroissoit le plus aimable de son sexe , et dans un moment où la brutalité de son mari venoit d'exciter violemment son indignation , ne pouvoient pas manquer de faire une impression très-vive dans un cœur sensible , et formé pour l'amitié et pour l'amour. Pourquoi , continua Carlostein , ne suis-je pas venu plus tôt avec votre frère en Italie ? pourquoi restions - nous à Vienne ou à Berlin , tandis que des génies malfaisans forgeoient cette exécrationnable chaîne ? pourquoi ne sommes-nous pas accourus directement à Naples.

Ah ! plutôt au ciel ! s'écria Laura d'une voix languissante.

Carlostein vivement ému par ce souhait

flatteur, serra doucement Laure dans ses bras.

Ils restèrent quelques instans dans cette situation. Mais Laura revenant à elle-même aperçut le portrait de son père, fit un cri, quitta son siège, et s'éloigna du baron.

= Si je vous ai offensé, lui dit Carlostein, c'est involontairement ; pardonnez à la sincérité de mon repentir.

= C'est moi, dit Laura, qui suis impardonnable.

= Et de quoi, ange de pureté, êtes-vous coupable ?

= Oh ! laissez-moi, laissez-moi, dit Laura. De grace laissez-moi un instant seule, nous ne devons point rester ainsi ensemble.

= Quand vous verrai-je, reprit Carlostein d'un ton plaintif ?

- Vous aurez bientôt de mes nouvelles ; mais, si vous avez pour moi quelque estime vous ne resterez pas ici plus long-tems.

Carlostein sortit, et Laura fixant ses regards sur le portrait de son père, s'écria :

Respectable image d'un mortel à qui la vie étoit moins chère que l'honneur, c'est vous qui m'avez tirée du dangereux assoupissement où la sensibilité m'avoit plongée.

Lorsque la signora Sporza rentra, elle fut surprise de ne point trouver Carlostein. Laura lui dit que des affaires l'avoient forcé de sortir, et elle changea de conversation.

Deux jours se passèrent sans que le baron trouvât l'occasion de revoir Laure. Tourmenté de la crainte de l'avoir offensée, il pria la signora de remettre à son amie une lettre qui lui donneroit l'explication d'une partie de sa conduite qu'elle sembloit avoir mal interprétée.

La signora y consentit, et lui rendit le lendemain la réponse suivante.

AU BARON CARLOSTEIN.

* Bannissez toute crainte de mon ressentiment, je ne vous ai jamais supposé

capable d'avoir sur moi des vues déshonorantes; mais je sens que le plaisir de vous voir et de converser avec vous, m'a conduite à des irrégularités et à des dangers dont une femme vertueuse doit se garantir.

Quoique les liens du mariage soient la source de tous mes malheurs, ils n'en sont pas moins sacrés et inviolables; quoique je méprise mon mari, je ne dois pas moins me respecter moi-même, et ses torts ne pourront jamais m'autoriser à me mal conduire.

Vous êtes trop juste pour blâmer ma ferme résolution de ne jamais me trouver seule avec vous. Je suis persuadée que ma cousine Sporza n'auroit point souffert ces tête-à-tête, si elle n'avoit pas eu de moi une opinion au-dessus de celle que je mérite.

Vous essaieriez en vain de faire changer ma résolution en rétablissant ma sécurité dans nos entrevues, cette entreprise ne serviroit qu'à diminuer la bonne opinion que j'ai de vous.

Adieu; vous pouvez compter sur la
confiance et tous les égards qui pourront
se concilier avec les devoirs de l'infortunée

LAURA.

CHAPITRE LXIV.

CARLOSTEIN se vit avec chagrin forcé de renoncer à ses fréquentes entrevues avec Laure , mais il ne pouvoit pas se défendre d'approuver intérieurement sa conduite et sa prudence. Il lui fit passer par la signora sa réponse , dans laquelle il promettoit de respecter sa résolution et de se soumettre à tous ses arrangemens.

Il continua de la voir chez elle où Zelucco l'invitoit souvent; et comme, depuis leur dernière entrevue chez la signora , Laure sembloit avoir avec lui l'air plus embarrassé qu'à l'ordinaire , Zelucco se persuada qu'elle tâchoit inutilement de déguiser son aversion pour le baron.

Il est probable que son erreur n'auroit duré si long-tems , s'il n'avoit pas passé presque tout son tems avec Nérine. Il venoit de la loger dans une maison de

plaisance à quelques milles de Naples, où il se flattoit que ses visites seroient moins observées que dans la ville.

Laure avançoit dans sa grossesse. Elle profita de ce prétexte pour vivre dans la retraite, et, comme Zelucco étoit presque toujours absent, elle fut délivrée durant quelques mois de sa jalousie, de sa mauvaise humeur et de ses caresses.

Zelucco n'étoit pas plus aimé de Nérine que de Laure; mais la première savoit mieux feindre des sentimens opposés à son inclination. Elle avoit été élevée, dès son enfance, à l'école des artifices et de la ruse, et quand même la candide et vertueuse Laure auroit été aussi habile qu'elle dans l'art de la dissimulation, Nérine auroit eu l'avantage; car, pour feindre d'aimer Zelucco, elle n'avoit à vaincre que l'indifférence, et Laure avoit à combattre l'aversion.

La froideur de Laure pour Zelucco avoit été sensible dès le premier jour de leur mariage. Son mari ne daigna jamais

contraindre un instant son caractère , pour essayer de gagner son affection ; il n'en considéra pas moins son indifférence comme un crime. L'amour-propre lui persuadoit qu'une femme ne pouvoit pas être froide pour lui , à moins qu'aveuglée par le caprice , elle ne fût violemment éprise d'un autre.

Nérine avoit en vue deux objets ; de persuader à Zelucco que son épouse avoit un amant chéri, et qu'elle au contraire, le préféreroit à tout le reste des hommes. L'occasion de remplir le premier ne s'étoit pas encore présentée , mais elle avoit travaillé à l'autre avec persévérance. Elle savoit feindre des accès de jalousie qui obtenoient facilement la confiance d'un homme très-rempli de son mérite , et des agrémens de sa personne.

Si Zelucco dînoit chez lui deux jours de suite , ou parloit avantageusement de son épouse ; Nérine sembloit prête à tomber en pâmoison. Lorsqu'il lui demandoit la cause de sa langueur , elle fei-

gnoit de vouloir cacher ses larmes , et le supplioit tendrement de ne point s'occuper d'un malheur sans remède. Enfin lorsqu'il la pressoit , après bien des singeries , des pleurs et des évanouissemens convulsifs , elle bégayoit , en sanglotant , qu'elle étoit bien malheureuse de s'être irrévocablement attachée à un homme qui , en revanche de tous ses sacrifices , donnoit la préférence à une autre , et , pour comble d'humiliation , à une autre , dont il étoit haï et méprisé.

Dans d'autres momens , Nérine tâchoit de persuader à son amant que les parens de sa femme avoient formé le projet de le mettre complètement en tutèle ; qu'ils avoient déjà abusé de son excessive générosité pour assurer une grande partie de sa fortune à Laure et à ses enfans ; qu'ils se proposoient de porter plus loin leurs mesures avides , et que Zeluco ne seroit bientôt que leur très-humble facteur ou fermier.

CHAPITRE LXV.

*Mécontentement du capitaine Seidlits.**Effroi de Laure. Prudence de Carlos-
tein. Présence d'esprit de monsieur N.*

PEU de tems après son retour de la Calabre, Seidlits entendit parler de Nérine et de ses relations avec son beau-frère. Il aperçut avec indignation que Zelucco n'avoit plus pour Laura, les égards qu'il avoit observés aux premiers tems de son mariage. Le capitaine fit sur ce sujet quelques observations devant sa sœur. Elle fit tous ses efforts pour détruire des soupçons dont elle redoutoit les suites, et, dans la crainte de n'y avoir pas réussi complètement, elle supplia son frère de ne point communiquer à sa mère des idées qui la rendroient infiniment malheureuse.

Ce n'est point à votre mère , lui dit le capitaine , mais à votre mari , que je me propose d'en parler.

Laura lui fit toutes les observations possibles sur l'imprudence d'intervenir dans les affaires domestiques d'une femme avec son mari. Elle ajouta qu'elle étoit très-sensible à son amitié et aux motifs de son inquiétude ; qu'elle mettoit son bonheur et sa gloire à l'avoir pour protecteur , et qu'elle s'adresseroit à lui sans hésiter , lorsqu'elle auroit besoin de son secours.

La vivacité de Seidlits lui donnoit tant de craintes qu'elle lui renouveloit fréquemment ses remontrances. Il arriva deux ou trois fois que , tandis qu'elle causoit avec son frère , Zelucco entra dans l'appartement , et Laure aperçut avec déplaisir que Seidlits répondoit très-froidement à ses politesses.

Laura fut si effrayée de cette observation , qu'en présence de la signora Sporza , elle informa Carlostein du sujet de son inquiétude , et le pria de détourner son ami d'une

démarche dont les suites pourroient devenir funestes.

Le baron , flatté de sa confiance , promet de faire tous ses efforts pour prévenir la conférence qu'elle redoutoit.

Carlostein ayant rencontré Seidlits qui se promenoit seul et paroissoit enfoncé dans ses réflexions , lui demanda à quoi il rêvoit si profondément.

J'ai , lui dit Seidlits , une idée qui me tourmente.

= J'espère , dit le baron , que ce ne sera point un secret pour moi.

= Non certainement , reprit Seidlits ; je crains que Zelucco ne traite pas ma sœur avec les égards qu'elle mérite. Il a l'humeur maussade et le caractère hargneux.

= C'est , dit le baron , un grand malheur pour tous ceux qui ont avec lui forcément des relations ; mais plus grand encore pour lui-même.

= Mais le malheur , reprit Seidlits , ne devroit s'étendre qu'à lui , et non pas à la plus douce et la plus complaisante des

femmes ; et je suis très-résolu d'empêcher que ma sœur soit sa victime. Tandis que j'existerai, elle ne sera point maltraitée, et, dès aujourd'hui, j'en ferai à son mari ma déclaration.

= Mais avez-vous quelques preuves des torts dont vous vous plaignez ?

= N'avez-vous pas entendu parler, reprit Seidlits, de cette Nérine avec laquelle il passe sa vie. C'est déjà un sujet de chagrin pour ma sœur : il a d'ailleurs cessé d'avoir pour elle des égards indispensables, et dont je suis résolu qu'il ne se dispense pas.

Mon cher Seidlits, reprit Carlostein, quelle seroit, croyez-vous, votre réponse à un homme qui prétendrait vous défendre la société d'une femme quelconque, et qui vous ordonneroit d'avoir plus d'égards pour votre épouse ?

= Si un homme me parloit sur ce ton, je lui donnerois certainement satisfaction de manière ou d'autre.

= Cette sorte de satisfaction, mon cher

ami, répartit Carlostein, est facile à donner; mais vous avez sans doute pour objet de rendre votre sœur heureuse.

= Jen'en ai point d'autre, reprit Seidlits.

= Et croyez-vous que vous y réussiriez en succombant ?

= Vous pourriez en dire autant, lui dit Seidlits, pour un homme qui m'auroit donné des croquignoles, et me demander si, dans le cas où je succomberais, j'aurois obtenu une grande satisfaction. Finalement, continua Seidlits, ceci n'est point une affaire de raisonnement, mais de sentiment; et rien ne pourra jamais me déterminer à souffrir que cet homme traite ma sœur malhonnêtement.

= Puisque c'est une affaire de sentiment, lui dit le baron, vous devez quelque déférence à celui de la principale partie intéressée. Votre sœur vous a-t-elle fait quelques plaintes de son mari, vous a-t-elle donné à entendre qu'il la traitoit mal ?

= Mais vous la connoissez, répartit

le capitaine. Son extrême douceur lui fait tout supporter sans se plaindre.

= Puisqu'elle ne s'est jamais plaint à vous, mon ami, dit le baron, il est très-possible qu'une partie de vos soupçons soit injuste; et, quand elle auroit réellement quelques motifs de se plaindre, il est très-probable qu'elle en souffre beaucoup moins qu'elle ne souffriroit d'une querelle entre son mari et son frère. Enfin, il me paroît évident que vous devriez attendre que vous eussiez approfondi un peu plus vos soupçons. Lorsque vous aurez acquis quelque certitude, je m'empresserai de concourir avec vous aux mesures convenables pour tirer votre sœur d'oppression.

Quoique Seidlits restât convaincu que le mari de sa sœur se conduisoit mal avec elle, Carlostein parvint à lui arracher la promesse de n'en point parler à Zelucco avant de l'en avertir.

Le compte que Carlostein rendit à Laura de cette conversation, quoique adouci en grande partie, ne dissipa point son inquié-

tude ; et, comme elle savoit que le baron se proposoit de parcourir la Sicile avant de retourner en Allemagne , elle le pressa de partir avec son frère pour cette tournée.

Le baron se défendit de quitter Naples avant de la savoir complètement rétablie de ses couches ; il fut secondé par la signora Sporza , et le cœur de Laure plaidoit en faveur de Carlostein. Elle étoit alors dans une situation d'esprit fort pénible. La société de son frère et de Carlostein contribuoit à soutenir son courage , et il ne falloit pas moins que la crainte de voir élever une querelle entre son mari et Seidlits , pour la déterminer à se priver volontairement de tout le plaisir de sa vie. Elle persista cependant à presser leur départ , en observant que , puisqu'elle ne pourroit plus bientôt les recevoir , il valoit mieux qu'ils profitassent de cet intervalle pour faire leur excursion ; et qu'à leur retour , elle seroit rétablie suffisamment pour jouir de leur compagnie.

Carlostein céda et fit acquiescer Seidlits. Faites attention , mon ami , lui dit-il , que,

quelle que puisse être pour l'avenir votre résolution, la présente situation de votre sœur exige que vous différiez toute espèce d'explication avec Zelucco, jusqu'à son rétablissement.

Ils convinrent du jour de leur départ. monsieur N. ne put pas les accompagner, comme il se le proposoit ; il soupa la veille avec eux chez madame de Seidlits avec la signora Sporza. Laure voulant cacher le chagrin qu'elle éprouvoit du départ de Carlostein, et persuader à son frère qu'elle n'étoit pas si malheureuse qu'il le supposoit, tâcha d'être gaie ; mais elle ne put pas supporter cet effort. Elle embrassa son frère avec une sorte de fermeté ; mais, lorsque Carlostein lui fit ses adieux, elle devint pâle et tremblante ; monsieur N. s'en aperçut, et ce n'étoit pas la première fois qu'il remarquoit le vif intérêt que Laure prenoit au baron. Cette observation n'eut d'autre effet que d'augmenter son amitié pour lui. L'attachement de monsieur N. pour Laure s'étoit renfermé dans les bornes de l'estime

et de l'amitié. La différence de pays et de religion l'avoit fait résister dès les commencemens au penchant qu'il sentoit pour elle. Si Laure eût décelé de l'inclination pour lui, il est probable qu'il auroit oublié ses réflexions sur les convenances ; car rien n'est plus capable d'enflammer chez un homme l'amour naissant, qu'une apparence de retour de l'objet de sa préférence. Monsieur N. dépouillé de toute espèce de vanité, et doué d'un discernement solide, aperçut que Laura n'avoit pour lui que de l'amitié sans mélange de passion ; et ce même discernement lui fit découvrir que son attachement pour le baron consistoit dans l'amour le plus tendre.

CH A P I T R E L X V I.

DANS la matinée de son départ, le capitaine vint encore une fois voir sa sœur. Elle avoit passé une mauvaise nuit, et sa figure portoit encore l'empreinte de ses réflexions douloureuses. En l'embrassant, Seidlits parut plus attendri que son caractère ne sembloit le permettre, et versa des larmes. Zelucco entra dans cet instant, et Seidlits fut fâché de l'avoir pour témoin d'une foiblesse qu'il croyoit indigne d'un soldat; il salua Zelucco d'un air déconcerté, et rejoignit précipitamment Carlostein, qui l'attendoit sur le navire prêt à cingler pour la Sicile.

Les larmes de Laura couloient long-tems après le départ de son frère, et l'empêchèrent d'apercevoir que Zelucco avoit observé avec humeur la scène dont il venoit d'être le témoin. Il étoit, à la vérité, si ha.

bituellement maussade , que, quand même elle s'en seroit aperçue , elle y auroit probablement fait peu d'attention.

Depuis le départ de son frère, Laura , fort avancée dans sa grossesse , ne sortoit plus que pour prendre l'air , ou passer quelques heures chez sa mère.

Zelucco passoit son tems avec Nérine , dont les caprices augmentoit en proportion de l'ascendant qu'elle prenoit sur lui ; mais, quoiqu'ils eussent toujours pour but d'obtenir quelque nouvelle demande, elle avoit soin de ne jamais pousser à bout la patience de son amant. L'étude de son caractère étoit sa plus sérieuse occupation, et elle n'excédoit jamais les bornes qu'elle pouvoit parcourir sans risque.

Elle mettoit de l'art jusques dans ses fantaisies et ses caprices qu'elle compassoit et dissipoit, selon les circonstances , avec tant d'adresse, que , loin de dégoûter son amant , ils servoient à réveiller et entretenir sa passion.

Elle avoit le talent de varier ses plaisirs,

et de se varier en quelque façon elle-même. Elle employoit quelquefois des moyens qui auroient repoussé un homme plus délicat que Zelucco ; mais ils convenoient parfaitement à ses goûts , et à son caractère. En conséquence , il y avoit souvent recours pour chasser l'insupportable ennui , et les cuisans remords qui l'obsédoient tour-à-tour.

Nérine ne parloit jamais de Laure que pour la tourner en ridicule , ou insinuer quelque observation à son désavantage. Elle faisoit souvent des allusions indécentes au changement que la grossesse avoit produit dans sa taille , et aux plaintes que les femmes font communément dans cette situation.

Ses sarcasmes s'étendoient aussi sur madame de Seidlits et sur la signora Sporza. La première n'étoit , disoit-elle , qu'une vieille coquette qui tâchoit de rapetasser à force d'art ses charmes délabrés , dans l'espoir de faire encore des conquêtes. On assure , disoit Nérine , que cette antique

douairière fatigue ses convives , et les fait souvent bâiller par la fastidieuse récapitulation des landgraves , margraves et barons sans fin , qui soupiroient discrètement pour elle en Allemagne. Mais vous devriez charitablement l'avertir de ne pas sacrifier à sa vanité le reste de ses dents ; elle les a tellement ébranlées en articulant ces noms barbares , qu'elles remuent aujourd'hui comme des touches d'épinette.

Elle représentoit la signora Sporza comme une intrigante qui , pour se débarrasser de deux pauvres parentes , dont elle commençoit à avoir sa suffisance , l'avoit affublé d'une , et les avoit , par ce moyen , tirées toutes deux de la misère.

Elle accompagnoit ses caricatures de gestes bouffons et d'une sorte d'imitation burlesque qui faisoient rire ses auditeurs , lorsqu'ils ne connoissoient point les personnes que Nérine vouloit ridiculiser.

L'habitude contribuoit à maintenir l'influence que Nérine avoit acquise sur Zelucco. Accoutumé à se rendre tous les

jours périodiquement chez elle à certaines heures, il ne savoit plus comment disposer du tems qu'il avoit coutume d'y passer. Sous le masque de l'insouciance et de la légèreté, elle suivoit son plan de conduite avec persévérance. Lorsqu'elle paroissoit ne penser à rien, ou s'occuper d'objets frivoles, elle étudioit très-attentivement la façon de penser de Zelucco sur des sujets dont elle le soupçonnoit de vouloir lui faire un mystère. Elle voyoit avec étonnement que, quoiqu'il fût très-refroidi pour son épouse, et qu'elle saisît toutes les occasions de la lui faire paroître ridicule, il conservoit encore pour elle une très-haute estime. Il déceloit, malgré lui, quelquefois cette opinion; et, comme Nérine n'étoit pas bien assurée qu'il eût pour elle le même sentiment, elle résolut de ne point laisser cet avantage à une femme qu'elle considéroit comme son ennemie. Elle fit secrètement des informations sur sa conduite et sur sa manière de passer son tems, dans l'espoir de découvrir quelque base sur la-

quelle on pût élever une fabrique d'impostures bien odieuses et bien déshonorantes. Après avoir long-tems employé en vains espions et autres agens, elle forma enfin un des plus abominables projets qui puissent entrer dans la tête d'une furie. L'aversion que Zelucco sembloit avoir conçue récemment contre le capitaine Seidlitz, et ce qu'il lui avoit raconté de l'affliction de Laure au départ de son frère, lui suggéra cette exécrationnable idée.

CHAPITRE LVII.

LAURE arriva enfin au terme de sa grossesse , et accoucha heureusement d'un fils.

Comme son mari l'importunoit rarement , et venoit à peine s'informer de sa santé , elle fut bientôt parfaitement rétablie. Au bout d'environ un mois , elle alla entendre la messe , et Nérine se trouvant par hasard dans l'église , elle eut la mortification de voir que Laure n'avoit rien perdu de sa beauté , et qu'elle étoit l'objet de l'admiration générale.

Tandis qu'elle ne recueilloit pour son compte que des regards d'indifférence de ceux qui ne la connoissoient pas , et de mépris de ceux dont elle étoit connue , cet incident redoubla son aversion pour Laure ; et la crainte qu'elle avoit déjà , que la naissance d'un fils ne ramenât Zelucco vers son épouse.

En conséquence de son plan , Nérine en parlant du capitaine Seidlits , lorsqu'elle en trouvoit l'occasion , le représentoit comme la coqueluche des femmes de Naples , qui le considéroient , disoit - elle , comme le plus beau cavalier de leur ville.

Celles qui ont cette opinion , dit Zelucco , sont de très-mauvais juges de la beauté masculine.

Cependant , reprit Nérine , on convient généralement que les femmes sont dans cette occasion les meilleurs juges , et il les a presque toutes pour lui.

Je ne savois pas , dit Zelucco , que la démarche d'un recruteur prussien , et la bâtisse d'un porte-faix , fussent en possession de leur préférence.

Il n'est pas douteux , repartit Nérine , que ses manières conviendroient mieux dans un camp que dans un boudoir ; mais il n'est pas moins vrai que les femmes de Naples lui donnent la pomme , et que plusieurs d'entre elles ne recherchoient la

société de votre femme, et ne chantoient ses louanges que pour plaire à son frère; car sa grande affection pour sa sœur et l'influence qu'elle a pour lui, ne sont point un mystère.

Ces insinuations ne produisirent point toutefois d'autre effet sur Zelucco, que de lui faire lacher quelques sarcasmes sur la figure et la tournure de Seidlits.

L'enfant de Laure profitoit et embellissoit tous les jours; il commençoit à distinguer les objets, et un jour, tandis que la nourrice l'agitoit dans ses bras, il sourit en regardant Zelucco. L'insensibilité de son cœur ne tint point contre le charme de cet innocent sourire, il prit l'enfant dans ses bras, et cédant une fois aux sentimens de la nature, il se livra au doux épanchement de la tendresse paternelle.

Cette délicieuse sensation le frappa si vivement, qu'il ne put pas se défendre de parler à Nérine de la beauté de son fils.

Il doit en effet, répondit Nérine, annoncer de la force et de la beauté, s'il est,

comme on le dit généralement, la vivante image du capitaine Seidlits.

= Du capitaine Seidlits, répéta Zelucco.

Oui, continua-t-elle, d'un ton d'indifférence; et rien n'est si naturel, puisque Seidlits est à moitié le frère de sa mère.

Après quelques instans de rêverie, Zelucco répondit qu'il n'avoit point remarqué cette ressemblance.

Il faut donc croire, dit Nérine, qu'elle n'existe pas, et que tous ceux qui en ont été frappés ont la vue fausse.

Le trait étoit lancé, et Nérine apercevant qu'il avoit atteint son but, changea de conversation. Zelucco ne s'empressa point de la reprendre; mais il parut pensif le reste de la soirée, et Nérine s'en félicitoit en feignant de vouloir le distraire, et l'amuser par des singeries.

Le poison qu'elle avoit préparé fermenta dans l'esprit de Zelucco. Familiarisé depuis long-tems avec les vices et les débauches de toute espèce, il adopta sans peine une

supposition que tout homme moins corrompu eût considérée comme presque impossible.

Il passoit en revue , dans son imagination, des circonstances qui ne lui avoient point fait d'impression dans le tems ; mais qui lui sembloient alors confirmer les affreuses insinuation de Nérine. = L'affection réciproque du frère et de la sœur, leurs promenades à l'écart dès l'arrivée du capitaine, ses visites à sa sœur lorsqu'elle étoit seule, le desir de Laure de l'avoir dans sa voiture, au lieu de Carlostein, en revenant de la baie, leurs tendres adieux, l'embarras de Seidlits lorsque Zelucco étoit entré dans la chambre, et enfin la ressemblance de l'enfant avec son oncle. Zelucco calculoit aussi que, quoique son mariage eût précédé de cinq semaines l'arrivée du capitaine à Naples, l'enfant n'étoit venu au monde que dix mois après cette époque.

Un incident ridicule donna un nouveau poids à ces circonstances, et passa, dans

l'esprit troublé de Zelucco, pour une preuve incontestable.

Il entra un jour chez la nourrice tandis que Laure étoit absente ; et, après avoir conversé quelque tems au sujet de l'enfant, il eut la foiblesse de lui demander auquel des parens de sa mère elle trouvoit que son fils ressembloit.

Mais , monsieur , lui répondit la nourrice , à son père , sans doute.

Imbécille , reprit Zelucco , je vous demande auquel des parens de ma femme vous trouvez qu'il ressemble.

La femme de chambre de Laure étoit présente , et voulant suppléer à la réponse insignifiante de la nourrice : Votre excellence , dit-elle à Zelucco , est le plus proche parent de ma maitresse par le mariage.

Qui vous a prié de répondre pour elle , lui dit Zelucco d'un ton d'humeur ? Et se tournant vers la nourrice , il lui demanda si elle ne trouvoit pas que l'enfant ressembloit à son oncle le capitaine Seidlits ?

Jesus Maria , s'écria la nourrice , ou

votre excellence peut-elle avoir pris cette pensée?

Répondez sans détour, dit Zelucco en haussant la voix, ne ressemble-t-il pas au frère de ma femme, au capitaine Seidlits?

O mon Dieu oui, votre excellence, dit la nourrice effrayée; c'est tout son portrait.

Et avez-vous, lui dit Zelucco, entendu souvent faire cette remarque.

Très-souvent, dit la nourrice qui commençoit à croire que Zelucco étoit flatté que l'enfant ressemblât à son oncle; d'ailleurs, sa manière impérieuse de faire ses questions l'étourdissoit, au point qu'elle auroit répondu affirmativement à la question la plus absurde.

La femme de chambre à qui Zelucco avoit imposé silence, ne put pas plus longtemps se contenir. Depuis l'aventure de la glace cassée, elle soupçonnoit Zelucco de jalousie, et ne doutoit pas qu'elle ne fût le motif de ses questions.

Comment osez-vous, dit-elle à la nourrice, proférer cet abominable mensonge?

= C'est vous , reprit l'autre, qui êtes une menteuse ;

= A qui avez-vous jamais entendu faire cette observation ?

= La nourrice n'avoit pas la moindre envie de nuire à Laure ; mais elle fut si piquée de se voir accuser d'imposture , qu'elle auroit affirmé par serment le mensonge que la frayeur lui avoit arraché , plutôt que de céder à la femme de chambre.

Je l'ai entendu dire , reprit-elle , à cent personnes différentes.

A cent personnes , répéta la femme de chambre en levant les yeux au ciel.

Oui , continua la nourrice , à mille et à dix mille.

Cela est impossible , dit la femme de chambre ; car l'enfant ressemble à son père.

Cela n'empêche point , reprit l'autre , qu'il ne ressemble au capitaine Seidlits , et je gage que, s'il vit, il sera aussi bel homme que lui.

Taisez-vous , langue de vipère , lui dit la fille de chambre , l'enfant ne ressemble qu'à mon maître.

Il ressemble mille fois plus au capitaine ,
s'écria la nourrice en fureur. C'est l'opinion
de tout le monde , et c'est aussi la mienne.

Zelucco sortit en se mordant les lèvres ;
madame de Seidlits et Laure entrèrent
bientôt après chez la nourrice , et l'alter-
cation cessa.

FIN DU TOME TROISIEME.

Il ressembleroit à un espiégle
 et la la pourroit être. C'est l'opinion
 de tout le monde, et c'est aussi la mienne.
 N'importe, soit en se promenant les livres
 ou dans les bibliothèques et dans les cabinets
 de la ville, chez la nourrice, et l'élève
 en son cours.

FIN DU TOME TROISIEME.

La fin de l'ouvrage
 est à la fin.

Moore, John

Zelucco ou Le vice trouve en lui-meme son chatiment traduit de l'Anglais
du docteur Moore par M. Cantwele, orné de figures

Bd.: 3. (1796). - 173 S. : Ill.

Paris 1796

P.o.angl. 247-3

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10747798-9